



*Première(s) page(s) manquante(s)
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BANQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone 1-800-363-9028

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

FEUILLETON DU "SAMEDI"

LA TRESSE BLONDE

Grand Roman Sentimental et Dramatique

Par Fortuné du Boisgobey.

No 8

XV

LA LISE

SUITE

— Mais ce maudit rocher s'est donc enlisé comme Noreff dit tout à coup Châteaubrun; comme le fraudeur, reprit-il pour ne pas initier le douanier au mystère de la cassette.

— Il y a cinq minutes, j'espérais encore, répondit le soldat en secouant tristement la tête, maintenant je suis sûr que nous avons passé Tombelaine.

— Mais alors il faut revenir sur nos pas, chercher à droite ou à gauche.

— Chercher! la mer ne nous en laisserait pas le temps.

— Ah ça! crois-tu que j'ai envie de me noyer comme un chien dans cette baie de malheur? Tu as promis de nous conduire, conduis-nous. Si l'ilot est passé, la côte doit être devant nous et il n'y a plus qu'à marcher tout droit.

— Ecoutez, mon officier, j'ai une femme et des enfants et je tiens autant à les revoir que vous et votre ami à rentrer vivants à Paris, mais, foi d'ancien soldat, je ne sais pas où nous sommes, et il n'y a que le hasard qui puisse nous sauver.

— Eh bien! je veux aider le hasard, et je suis décidé à ne pas attendre ici que la mort vienne me relever de faction.

Commencé dans No du 24 sept. 1910.
Publié en vertu du traité avec la Société des gens de lettres.

— Vous voyez bien, mon officier que je pense comme vous, puisque je ne m'arrête pas.

— Mais où arriverons-nous?

— A la rive, si nous avons un peu de chance.

— Au fait, nous sommes toujours certains d'être dans le bon chemin tant que nous rencontrerons pas la mer; si nous y revenions sans nous en douter, nous la verrions bien et nous n'aurions qu'à lui tourner le dos.

Le douanier ne put retenir une exclamation qui ressemblait à un gémissement.

— Alors, il serait trop tard dit-il. La marée d'équinoxe court dans la grève aussi vite qu'un cheval au galop.

— Bah! tout à l'heure l'eau était si calme.

— Ecoutez! s'écria tout à coup Sartilly en s'arrêtant sur place.

Le son lointain, mais distinct, d'une cloche frappa l'oreille attentive des égarés.

— C'est la cloche du mont Saint-Michel, nous sommes sauvés!

— Bon! cria le capitaine, c'est comme au couvent du Saint-Bernard, on sonne pour indiquer la route. Alors, nous allons marcher à la cloche, comme à la guerre on marche au canon.

— Non, car nous n'arriverons pas au Mont, la mer y serait avant nous, si elle n'y est déjà; mais maintenant je sais où est la rive, et nous n'avons plus qu'à aller devant nous en obliquant un peu à droite.

— A la bonne heure je savais bien que nous nous en tirerions.

— Je l'espère, mais ne perdons pas de temps.

On se remit en route d'un pas plus lé-

ger. Chacun avait un poids de moins sur la poitrine. Sartilly pensait à Jeanne, et il oubliait presque la porte du trésor. Quant au capitaine, il ne tarissait pas en discours joyeux et en plaisanteries de haut goût. Le soldat ne semblait pas tout à fait aussi rassuré. Il marchait par enjambées rapides, silencieux et attentif. On aurait dit que ses yeux cherchaient à percer le brouillard en avant et que ses oreilles écoutaient en arrière. Plus d'une fois déjà il avait fait une halte de quelques secondes, et il était resté le cou tendu, la main rapprochée de la tête, dans la pose d'un homme qui cherche à se rendre compte d'un bruit encore mal défini. Il y eut un moment où il s'arrêta tout à fait, muet, immobile et pâle.

Des profonds urs brumeuses de la grève montait un murmure étrange. C'était comme un roulement sourd et continu qui se rapprochait rapidement, quelque chose de semblable au bruit éloigné d'une cataracte. Le vent d'ouest apportait des bouffées humide et de grands oiseaux de mer passaient à tire d'ailes, poussés par un souffle invisible.

— C'est la mer! cria le douanier, il n'y a plus que nos jambes qui puissent nous sauver.

Et il se lança sur la grève, suivi de près par les deux amis.

Il était temps. Déjà courait derrière eux une nappe peu profonde qui précédait le flot, et cette eau sans vagues se déroulait comme un immense tapis sur le sable uni.

D'abord les fugitifs gagnèrent du terrain. Le brouillard s'était un peu éclairci devant eux, et la forme encore indécise d'une ligne de terre basse et allongée se dessinait vaguement à travers le brouil-

lard. Le capitaine poussa une exclamation de triomphe;

—Voilà la digue et nous reverrons Tortoni !

— Nous ne sommes pas encore à terre, murmura le douanier.

La grève s'élevait sensiblement et il était évident qu'on se trouvait déjà sur un plan plus élevé que la marée, dont le bruit grondait toujours à cent pas en arrière.

Tout à coup le soldat s'arrêta comme s'il eût été frappé par une balle.

— En avant! en avant donc! cri Châteaubrun en l'excitant du geste.

— Regardez, dit simplement le douanier.

Devant eux tourbillonnait un véritable bras de mer.

Sartilly se jeta à droite, le capitaine courut à gauche.

A droite et à gauche, c'était l'eau grise, calme et profonde.

Ils avaient donné dans un des pièges cette grève perfide tend aux voyageurs. Le sol y est inégal et la mer remplit d'abord les dépressions de la plage, de sorte que les parties hautes émergent encore quelques instants avant d'être couvertes par la marée.

Leur mauvaise étoile les avait conduits sur une de ces langues de sable destinées à disparaître promptement sous le flot qui roulait vers eux avec l'impétuosité d'une avalanche.

— Nous sommes cernés, dit le soldat; il ne nous reste plus qu'à mourir.

— Mourir! répéta le capitaine, allons donc! est-ce qu'on meurt ainsi, quand on a servi dans le 7^e hussard! Je ne nage pas tout à fait comme un phoque, mais je peux encore me soutenir sur l'eau, mon ami que voilà passe pour être de première force, quant à toi, mon brave. . .

— Messieurs, interrompit le douanier, nous n'avons plus qu'une chance, c'est de nous laisser emporter par le flot. . . il nous jettera contre la digue et nous pourrons peut-être nous y accrocher si nous ne sommes pas étouffés avant d'y arriver.

— Parbleu! c'est une idée. Qu'en dites-vous, Sartilly?

Le vicomte serra la main de Châteaubrun et murmura

— Si je meurs et que vous me surviviez, vous veillerez sur Jeanne, n'est-ce pas?

— Convenu mon cher, mais vous ne mourrez pas. C'est bon pour Noreff de finir dans la vase.

Le capitaine parlait encore quand la mer tomba sur eux comme une montagne d'eau qui s'écoule et les enleva dans un tourbillon d'écume.

Ce qui se passa alors, ni Sartilly, ni Châteaubrun ne le surent jamais bien. Etourdis par le choc de cette trombe liquide, ils perdirent le souffle et aussi le sentiment de la situation. Une violente secousse les fit revenir à eux et l'instinct de la conversation les poussa à s'accrocher au premier point d'appui qui se rencontra sous leurs mains.

Le capitaine empoigna une racine de tamaris; Sartilly embrassa une grosse pierre. En ouvrant les yeux, il virent qu'ils touchaient la digue.

—Tenez bon! nous sommes sauvés, leur

eria le brave domuanier qui avait pris pied à côté d'eux.

— Mille tonnerres! qu'est-ce que c'est que ça? il me tombe une poutre sur la tête, répondit la voix étouffée du capitaine qui venait d'être heurté violemment par un objet assez volumineux.

—Ah! monsieur, c'est le coffre! dit le soldat. Le voilà! je le tiens?

C'était vrai. La cassette abandonnée par Tiby avait été saisie par le flot et poussée contre la rive.

Dieu avait bien fait les choses.

La grève avait dévoré l'implacable ennemi de Jeanne; la marée d'équinoxe rapportait la fortune des Mensignac.

XV.

LE FANTÔME.

C'était la nuit, trois jours près les terribles scènes de la grève de Tombelaine. Au fond d'une chambre faiblement éclairée, dans un lit à rideaux blancs, un lit de jeune fille, Jeanne de Mensignac dormait d'un sommeil agité. Des mots sans suite sortaient de ses lèvres décolorées et ses bras s'étendaient comme pour repousser un ennemi invisible. La fièvre courait dans les veines bleues de son front pâle, et un large cercle de bistre entourait ses beaux yeux fermés. A son chevet, une femme assise la regardait tristement et suivait tous ses mouvements avec une sollicitude attentive.

Le timbre d'une vieille pendule de Boule sonna l'heure, et la malade se réveilla.

— Julie, appela-t-elle d'une voix faible.

— Me voilà, mademoiselle, répondit avec empressement la femme de chambre; vous trouvez-vous mieux? Le sommeil a dû vous faire du bien.

— J'ai soif, dit la jeune fille.

Julie tendit une tasse à sa maîtresse, qui but avidement et parut soulagée.

—Toujours ce feu qui me dessèche la gorge et me brûle la poitrine soupira Jeanne.

—Demain, vous serez guérie, mademoiselle; le docteur a dit que cette potion calmerait la fièvre.

—Demain! oui, demain peut-être je ne souffrirai plus.

— Oh ma chère maîtresse, dit Julie, qui feignit de ne pas comprendre le sens désespéré de ces paroles, que M. le vicomte sera heureux de vous trouver remise des suites de cette affreuse chute!

—Edmond murmura la malade, je ne veux pas qu'il me voie ainsi, je veux que ce soit fini quand il reviendra.

— M. le vicomte ne peut pas tarder beaucoup maintenant.

—Il y a six jours qu'il est parti et je l'attends depuis hier. Demain, si de Sartilly n'est pas de retour, vous ferez prévenir le notaire que je désire lui parler.

—Mais, mademoiselle, le médecin a ordonné un repos absolu, et. . .

—Je le veux, dit Jeanne de Mensignac.

Après un long silence, elle reprit d'une voix affectueuse

—Julie, vous avez besoin de repos. Je vais dormir, je me sens mieux. Il ne faut pas que vous passiez encore cette nuit à veiller. Appelez miss Georgina.

— Miss Georgina est souffrante ce soir, dit la femme de chambre avec hésitation; mais que mademoiselle ne s'inquiète pas, je dors très bien sur le canapé du petit salon.

La malade ne répondit que par un geste, et ferma les yeux comme si elle avait enfin trouvé le sommeil.

Julie sortit, et alla s'asseoir dans la pièce voisine, où brûlait un grand feu. Une portière à demi relevée séparait de la chambre à coucher ce boudoir, éclairé seulement par la lumière amortie d'une lampe.

La femme de chambre regardait autour d'elle avec inquiétude, et frissonnait par fois quand ses yeux s'arrêtaient sur le lambris qui lui faisait face. On aurait dit que de ce côté devait venir un danger inconnu. L'immobilité est un des signes les plus certains de la frayeur, et Julie, depuis qu'elle était seule, semblait changée en statue. Une heure s'était écoulée sans qu'elle osât bouger, quand un bruit de pas la fit tressaillir. On marchait dans la galerie qui précédait le petit salon, et on parlait à voix basse. Elle se leva toute pâle et elle écouta.

— Mademoiselle repose probablement, disait un valet de pied mais quelqu'un veille dans le boudoir, et si M. le vicomte veut entrer. . .

—M. de Sartilly s'écria Julie, nous sommes sauvées!

Et elle se précipita vers la porte, qui s'ouvrit doucement. C'était bien Edmond de Sartilly qui apparaissait au moment où celle dont la vie dépendait de son retour désespérait de le revoir.

—Ah! M. le vicomte, que mademoiselle va être contente!

—Où est-elle? demanda Sartilly.

— Elle dort, répondit Julie, en montrant la chambre à coucher.

— Que dit le médecin?

—Rien de bon. Il avoue qu'il ne comprend rien à la maladie de mademoiselle. Le lendemain du départ de monsieur le vicomte, elle allait très-bien; mais la nuit suivante a été mauvaise et la fièvre n'a plus cessé.

—La fièvre!

—Oui, c'est un mal étrange, et je n'ai jamais vu personne souffrir ainsi; ce sont des frissons, une soif ardente, un feu qui lui brûle la gorge; c'est surtout le matin que ma pauvre maîtresse se plaint. On dirait que chaque nuit augmente ses douleurs.

—Malheureuse, tu as oublié ce que tu m'avais promis, tu l'as laissée seule.

—Pas une heure, pas une minute, monsieur le vicomte, je vous le jure. Miss Georgina vient s'asseoir auprès du lit pendant le jour, et alors je ne quitte pas la chambre. La nuit, elle n'entre jamais ici, et moi je reste sur ce canapé.

— Mais tu ne peux pas veiller toujours, et pendant que tu dors, on peut venir.

— Je ne dors pas, j'ai trop peur.

— Peur! tu as peur! De quoi as-tu peur? n'as-tu vu? Parle, mais parle donc!

— Il se passe dans cette maison des choses effrayantes.

— Mais je suis là maintenant, reprit le comte, et il n'as plus rien à craindre.

Il avait compris qu'il fallait avant tout la rassurer s'il voulait qu'elle parlât.

— Oui, c'est vrai, continua Julie, et maintenant je vais vous dire ce que j'ai vu.

Sartilly tremblait d'émotion et d'impatience.

— C'était la première nuit que j'ai vu la mademoiselle. Miss Georgina venait de remonter chez elle. J'étais assise là, sur ce canapé, et je lisais. La lampe avait un abat-jour et le salon était sombre; je n'avais pas sommeil et pourtant j'étais prise de fatigue. J'entendis sonner minuit à la pendule, et je voulus me lever pour aller voir si mademoiselle n'avait besoin de rien.

Au moment où je me tournais de ce côté, continua Julie en montrant un angle du boudoir, le feu qui brûlait dans la cheminée se ranima tout à coup et jeta une grande clarté, et alors, je crus voir... je vis...

— Quoi? au nom du ciel!

— Je vis là... au milieu d'une des fleurs de la tapisserie... la lumière du foyer donnait en plein sur le lambris... je vis briller un oeil.

Le vicomte pâlit et ne put s'empêcher de regarder la muraille.

— Oui j'en suis bien sûre, reprit la femme de chambre d'une voix si basse qu'on entendait à peine, c'était un oeil qui me regardait. Alors... oh! alors, je crus que j'allais mourir de frayeur, je me laissai tomber sur le canapé et je fis semblant de dormir... Je ne sais pas combien de temps je restai ainsi, mais quand je rouvris les yeux, le feu s'était éteint et je ne distinguai plus rien, Mais depuis... chaque nuit, à la même heure, j'ai revu...

Julie se fut et cacha sa figure dans ses mains, Sartilly resta quelques instants immobile et muet, mais, chassant cette première impression de crainte dont les plus fermes esprits ne se défendent pas toujours, il alla droit à la tapisserie et la trouva intacte.

— A-t-elle rêvé se demandait-il en regardant attentivement la femme de chambre qui n'osait pas bouger.

Puis, prenant tout à coup une résolution.

— Je veillerai ce soir dans la chambre de mademoiselle de Mensignac, dit-il d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Tu resteras ici et tu ne viendras que si je t'appelle.

Et, sans attendre la réponse de Julie, Sartilly souleva doucement la portière et entra dans la chambre de la jeune fille.

Jeanne dormait. Sa respiration précipitée soulevait sa poitrine à intervalles négaux, et des tressaillements involontaires contractaient son charmant visage.

Sartilly s'arrêta près du lit, retenant son souffle et comprimant les battements de son coeur. Lui qui avait déjà vu mourir,

il reconnaissait sur les traits de sa fiancée l'empreinte des griffes de la mort. Elle venait, elle était là, étendant sa main décharnée pour saisir sa proie, et l'imagination troublée du malheureux vicomte évoquait cette image hideuse du squelette qui personnifie l'idée terrible. Le dernier cri de Noreff retentissait encore à ses oreilles. "Elle mourra", avait dit le misérable en disparaissant dans sa tombe de fange, et la sinistre prédiction allait s'accomplir.

— Qui donc la tue? murmura Sartilly en regardant autour de lui.

La lueur incertaine d'une veilleuse éclairait la chambre.

— Je le saurai, dit-il tout bas.

Et il se cacha derrière un grand rideau qui pendait devant la fenêtre.

Du poste qu'il avait choisi, il pouvait voir en face de lui une porte basse à demi cachée par une large portière, et il se souvenait vaguement qu'on arrivait par là au long corridor qui conduisait à la bibliothèque.

Tout à coup, cette porte s'ouvrit doucement, et il vit sur le seuil une femme qui marchait du pas silencieux des fantômes.

Elle était enveloppée, des pieds à la tête, d'un long manteau de couleur écarlate. Un voile épais de dentelles, arrangé à la façon d'un mantille espagnole lui cachait entièrement la figure. Sa main une main brune et blanche, sortait de son manteau et tenait un objet que Sartilly ne pouvait pas voir. Elle s'avancait lentement. On aurait dit qu'elle glissait sur le tapis. Une ou deux fois elle s'arrêta comme pour écouter. Elle allait vers le lit où Jeanne dormait encore.

Sartilly retenait sa respiration et aurait voulu comprimer les battements de son coeur. Il comprenait qu'il allait assister à une chose terrible. La femme marchait toujours. Elle touchait presque le lit.

— Si elle venait poignarder Jeanne! pensa-t-il.

Mais l'apparition s'arrêta à deux pas du chevet. La main s'étendit au dessus d'une tasse placée à portée de la malade, et y laissa tomber une poudre blanche. Edmond savait tout maintenant. Jeanne était empoisonnée chaque nuit.

La femme au manteau rouge resta un instant immobile. Ses yeux brillaient à travers son voile, et elle tourna la tête, pour s'assurer qu'elle était seule dans la chambre. Le vicomte fit un mouvement pour se jeter sur elle, mais il pensa à l'horrible frayeur qu'il allait causer à la malade en la réveillant ainsi, et il se contenta. Le prétendu fantôme recula lentement vers la porte qui donnait sur la galerie, souleva la portière et disparut.

— Enfin! murmura Sartilly en sortant de sa cachette et en traversant la chambre à pas de loup.

La porte se fermait par un double battant, et il put l'ouvrir sans bruit. La galerie était sombre; la nuit n'avait pas de lune et la pâle clarté des étoiles suffisait à peine pour se diriger dans ce long corridor, mais la femme au manteau semblait connaître parfaitement le chemin.

Le vicomte eut d'abord la pensée de

l'arrêter à l'instant même, puis les récits de Jeanne lui revinrent à l'esprit; il pensa à toutes ces histoires d'apparitions nocturnes qui avaient si souvent, depuis un mois, effrayé la jeune fille, et il résolut de savoir enfin à quoi s'en tenir. Il ne croyait pas aux revenants, et il était bien convaincu que l'empoisonneuse était de chair et d'os. Pour où était-elle entrée? Par où allait-elle sortir? Voilà ce qu'il voulait savoir.

— Il faut que cette nuit la complice de Noreff me livre son secret, dit-il entre ses dents, et pour cela il faut que je la suive jusqu'au bout.

Un vague pressentiment l'avertissait déjà que l'inconnue se dirigeait vers la bibliothèque, et son imagination évoquait le souvenir des mystères sanglants de cette galerie où il était venu naguère chercher le tome VII.

La femme marchait sans se retourner. Elle se hâtait évidemment de sortir de l'hôtel, et elle devait connaître une issue secrète, car il était impossible de supposer qu'elle allait traverser la cour et se faire ouvrir la porte cochère dans ce costume de fantôme, Sartilly réglait sa marche sur celle de l'inconnue; l'épais tapis qui garnissait le couloir amortissait le bruit de ses pas. Il pouvait donc espérer de conserver sa distance sans être remarqué.

Le moment critique approchait. La femme en rouge allait entrer dans la bibliothèque; il fallait la suivre d'assez près pour qu'elle n'eût pas le temps de s'y enfermer. Sartilly avança un peu plus vite. Une haute et large fenêtre éclairait le corridor en face de la grande porte que le fantôme allait ouvrir et le contraste entre la lumière et l'ombre rendait ce passage difficile à franchir sans être vu. Il s'arrêta sur la limite extrême où cessait l'obscurité, et il attendit.

La femme, après quelques secondes d'hésitation, posa la main sur la clef et la fit tourner dans la serrure.

Au moment où le lourd battant pivotait sur ses gonds, Sartilly se précipita sur l'empoisonneuse. Il réussit à la saisir un instant, mais elle se dégagea par un mouvement brusque et se jeta dans la bibliothèque. Il repoussa vigoureusement la porte qu'elle voulait fermer derrière elle et il entra. Il ne cherchait plus à se cacher et la femme ne cherchait plus à fuir. Elle s'était arrêté à quelques pas du seuil et quand la main du vicomte s'abattit sur son épaule, elle ne fit pas un mouvement.

— Qui êtes-vous et que me voulez-vous? dit-elle d'une voix vibrante.

— Qui je suis? répéta Sartilly, tremblant de rage, je suis le fiancé, de celle que vous venez d'empoisonner. Ce que je veux? Je veux la venger et je veux venger aussi son frère que vos complices ont tué.

Un éclat de rire fut toute la réponse de l'inconnue.

— Ah! tu avoues, misérable! cria le vicomte exaspéré.

— J'avoue, oui j'avoue que je poursuis jusque dans ses derniers rejets une race infâme; Jeanne mourra comme Roger doit mourir. Moi aussi, je me venge.

— Mais tu ne comprends donc pas que je vais te tuer dit Sartilly en la secouant

d'une main furieuse.

— Que m'importe? Mon oeuvre est faite!

— Eh! bien, non, je ne te tuerais pas, mais je vais te livrer à la justice.

— Me livrer à la justice? Tu tiens donc bien à déshonorer celle que tu aimes.

Edmond voulut crier, mais la voix lui manqua; il voulut entraîner l'empoisonneuse, mais ses mains qui la tenaient s'ouvrirent malgré lui.

— Viens dit-elle en l'entraînant vers une fenêtre, je veux que tu me connaisses... tu vois bien que je ne te crains pas.

Puis, d'un geste rapide elle enleva son voile.

— La femme aux cheveux d'or! murmura Sartilly en reculant comme s'il avait vu un spectre.

— Ecoute, dit l'empoisonneuse, tu me livreras après. Tu m'as déjà vue une fois; ce jour-là tu avais amené avec toi des limiers de police, et tu sauras bien les retrouver pour t'aider à m'arrêter, car, seul, tu n'oserais pas. Il y en a un pourtant que tu ne retrouveras plus, celui dont tu avais fait ton ami, celui qui espionnait le mur de l'hôtel de Noreff pendant que je te chassais de chez moi. Si tu veux le revoir, celui-là, cherche-le, au fond de la Seine.

— Jottrat!

— Oui, Jottrat, ton digne complice. Tu me reconnais maintenant, n'est-ce pas? Eh bien, je vais te dire pourquoi je me venge. Je me venge, parce que le frère de ta fiancée a assassiné ma soeur, à moi.

— Roger, assassin! tu mens!

— Je mens! tu oses dire que je mens! Mais tu sais bien que c'est ici, dans cette galerie, que ce misérable l'a égorgée; tu sais bien que sa tête est tombée là, sur ce tapis, car tu as vu la tache... Viens à cette place où le sang de ma soeur a laissé des traces, et, quand nous serons là, appelle les valets de l'assassin, et envoie chercher tes amis de la police.

La femme en rouge s'élança vers le fond de la bibliothèque et se perdit dans l'ombre. Sartilly entendit le bruit sec d'une porte qui se referme, puis un éclat de rire qui semblait sortir de la muraille, puis plus rien.

Il courut, il chercha, il appela dans les ténèbres. L'écho des hauts plafonds lui répondit seul. L'empoisonneuse avait disparu.

Il resta pétrifié de surprise et de frayeur et il n'essaya même pas de découvrir la mystérieuse issue par laquelle l'horrible créature avait dû fuir. Il se retrouvait en présence d'un des mystères au milieu desquels sa vie s'agitait depuis un mois, et il ne pouvait pas perdre son temps à le deviner.

Sauver Jeanne, cette pensée illumina tout à coup son cerveau. L'empoisonneuse avait disparu mais le poison était resté. D'un instant à l'autre, la jeune fille pouvait se réveiller et boire le contenu de cette tasse où l'exécration venait de verser la mort.

Trois nuits de suite elle avait fait son oeuvre, et Jeanne, minée par la fièvre, s'éteignait peu à peu. on voulait la tuer lentement, mais la dose de cette nuit devait être la dernière. Si Jeanne buvait,

elle allait mourir.

Edmond se précipita dans le corridor, arriva devant la porte de la chambre et l'ouvrit avec une émotion indicible.

La veilleuse éclairait de ses lueurs vacillantes les rideaux blancs et la tasse fatale. Jeanne dormait toujours et le bruit régulier de sa respiration annonçait qu'elle n'avait pas dû se réveiller.

Sartilly faillit s'évanouir de joie et ce fut d'un pas chancelant qu'il marcha vers le lit. Quand il saisit le vase empoisonné, sa main tremblait si fort que le bruit de la porcelaine heurtée troubla le sommeil de la malade. Elle s'agita, étendit les bras murmura quelques mots sans suite.

— Edmond!... Edmond! répétait la jeune fille... le revoir... je veux le revoir.

Il allait répondre à l'appel de Jeanne quand il vit, à l'entrée du petit salon, Julie qui lui faisait signe de ne pas parler.

Il pensa alors que la surprise et la joie pourraient avoir un effet désastreux sur la malade et il eut le courage de différer son bonheur. Il traversa la chambre sur la pointe du pied et il rentra dans le boudoir.

— J'ai vu l'oeil, murmura Julie, il était là quand vous m'avez laissée seule et il me regardait comme la nuit dernière, comme les autres nuits. Oh! je mourrai de frayeur, si je veille encore.

— Tu ne veilleras plus, lui dit Sartilly, car demain l'empoisonneuse sera livrée à la justice.

— L'empoisonneuse!

— Oui cette servante infâme qui t'épiait dans ce salon pendant que sa complice venait au chevet de ta maîtresse verser le poison.

— Mais, monsieur le vicomte, jamais miss Georgina n'est restée seule dans la chambre de mademoiselle.

— Non, elle n'avait pas besoin d'y entrer. La femme en rouge se chargeait d'y apporter la mort.

— La femme en rouge! c'est le nom que mademoiselle a répété si souvent quand elle a eu le délire.

— Oui; celle-là se glissait comme un serpent quand l'autre l'avertissait que l'heure était venue. Tu veillais toi, pauvre fille dévouée, mais on épiait tes moindres mouvements. Qui sait? Elles ont peut-être compté sur la terreur que devait t'inspirer cet oeil fixé sur toi.

— Ah! c'était donc pour m'espionner que l'Anglaise me laissait toujours seule. Je me rappelle qu'elle a prétexté, dès la première nuit, une grande fatigue pour se retirer de bonne heure. Elle avait deviné que vous aviez des soupçons; peut-être avait-elle entendu ce que vous m'aviez recommandé le jour de votre départ.

— Laissons là le passé. Demain je veux en finir avec cette infâme créature, et il ne faut pas qu'elle sorte d'ici cette nuit. Où est sa chambre?

— Au-dessus de celle de mademoiselle; elle doit y être rentrée, car je viens de l'entendre marcher et, depuis une demi-heure... dit Julie avec hésitation, depuis une demi-heure... l'oeil a disparu.

— Oui, elle a cessé de te surveiller parce que l'oeuvre était accomplie. Le poison

est là, dans cette tasse, et maintenant j'attends de toi deux choses.

— Je suis prête.

— D'abord, tu vas enfermer ce vase dans une armoire dont tu garderas la clef.

— J'ai là le petit meuble de Boule.

— Ensuite, tu vas aller réveiller un de valets de pied et tu me l'amèneras. J veux mettre une sentinelle à la porte de miss Georgina.

— Je crois que le père Cravert, le concierge, vaudrait mieux. Il n'aime pas l'Anglaise, tandis que les deux valets de pied sont à sa dévotion, parce qu'elle les comble de cadeaux.

— Va chercher le concierge alors, et fais vite.

La femme de chambre descendit prestement et Sartilly resté seul, se prit à réfléchir. Le danger qui menaçait Jeanne venait enfin de prendre un corps et tout s'effaçait devant l'urgence des mesures prendre pour la sauver.

— J'ai trop tardé, se disait-il, j'ai trop hésité devant des craintes secondaires. Que me font après tout les vieilles histoires de ce misérable Noreff avec le général de Mensignac? Je ne veux pas que tu tue Jeanne et je livrerai les assassins, du nom de Roger être atteint par le procès.

Livrer les assassins? reprit-il en se frappant le front, mais comment? Quand j'aurai dénoncé cette Anglaise, elle refusera de parler et je ne retrouverai jamais ses complices.

Ah! ils ont eu raison de tuer Jottrat celui-là aurait su les découvrir.

Un bruit de pas et de voix contenues qui partait du corridor attira son attention. Une porte du petit salon donnait directement sur le couloir. Edmond sortit pour empêcher que Jeanne fût réveillée par ce mouvement qu'il ne s'expliquait pas, et se trouva en présence de la femme de chambre et du concierge.

— Monsieur le vicomte, dit le portier qui semblait fort animé, il y a un homme qui veut absolument vous parler.

— Me parler? ici et à pareille heure?

— Il prétend qu'il a des choses de la dernière importance à dire à M le vicomte; il est venu trois fois depuis hier à la rue d'Astorg et dès qu'il a su que M. le vicomte était ici....

— Où est-il?

— Il a tant insisté que j'ai cru pouvoir prendre sur moi de le faire entrer dans la bibliothèque, où il attend M. le vicomte.

— J'y vais, Maintenant, Chavert, écoutez-moi bien Vous êtes un vieux serviteur et j'ai pleine confiance en vous. il se passe ici des choses graves, et il faut que vous m'aidiez.

— Pour mademoiselle Jeanne, je ferai tout.

— Vous allez monter au second étage et garder la porte de miss Georgina jusqu'à ce que je vienne vous appeler. Il ne faut pas, vous m'entendez, il ne faut pas qu'elle sorte de sa chambre.

— Oh! monsieur le vicomte peut compter sur moi; je la déteste.

— Toi, Julie, tu ne quitteras pas la chambre de ta maîtresse, reprit Sartilly; il est probable d'ailleurs que j'aurai bientôt

ni avec cet homme.

Qui peut-il être? murmura-t-il en s'avançant lentement vers la bibliothèque. Son imagination se forgeait mille chimères et il n'était pas jusqu'au choix fortit du lieu de l'entrevue qui ne l'inquiétait un peu. A force de vivre au milieu d'événements presque fantastiques, il avait pu par devenir superstitieux et il n'était plus sans répugnance dans la galee sanglante. Quelle surprise l'y attendait? Il se le demandait avec anxiété et, dans ce court trajet, il eut le temps d'épuiser à peu près toutes les suppositions sans rencontrer la seule qui fût juste.

En ouvrant la porte de la bibliothèque, il vit que le concierge avait eu la sage précaution de laisser une lampe sur une des tables. Dans le cercle lumineux qui brillait faiblement au milieu des grandes masses d'ombre projetées par les hautes toitures de chêne, un homme se tenait debout et immobile.

Sartilly marcha droit à lui demanda :

— Qui êtes-vous et que venez-vous faire ici?

L'homme, au lieu de répondre fit un pas en avant et dit d'une voix douce :

— C'est moi, monsieur le vicomte.

— Jottrat! s'écria Sartilly. Quoi! c'est vous! vous que je croyais mort, assassiné par ces misérables.

— Non, monsieur le vicomte, ils n'ont pas réussi à me tuer, quoiqu'ils aient essayé, je vous assure. Je me suis sauvé par miracle ou plutôt on m'a sauvé; mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Mademoiselle de Mensignac court un grand danger, dès que j'ai appris votre retour de Normandie, j'ai couru chez vous.

— Mon retour de Normandie! vous savez donc que j'y étais allé?

— Je sais tout, monsieur le vicomte, par nécessité et par état; je sais que vous avez failli périr et que vous rapportez la fortune du marquis de Mensignac, qui dépendra bientôt la dot de la vicomtesse de Sartilly. Je sais même que Dieu s'est chargé d'une partie de notre vengeance que Noreff est mort dans la grève de Tombeine.

Sartilly entendit ce discours avec une telle stupéfaction qu'il ne trouva pas de paroles pour demander à Jottrat comment il était si bien informé.

— Mais il y a une chose que j'ignore, reprit gravement l'agent de police.

Le vicomte interrogea des yeux et du geste.

— Je ne sais si j'arrive à temps pour arrêter l'oeuvre infâme qui s'accomplit dans cet hôtel depuis trois mois. J'ai été verti trop tard, et d'ailleurs je ne pouvais pas agir sans vous.

— Oui, il est encore temps, s'écria Sartilly; oui, car j'ai surpris l'empoisonneuse et j'ai supprimé le poison. Jeanne vivra, et quant aux misérables qui ont voulu la tuer...

— Leur châtement me regarde, monsieur le vicomte, et à l'heure où je vous parle, je n'ai plus qu'un ordre à donner pour arrêter tous les coupables à la justice.

— Tous! c'est impossible, car l'horrible femme qui apportait la mort chaque nuit vient de m'échapper. Elle a disparu ici, à cette place où nous sommes après m'avoir

dit son nom et montré son visage: elle m'a jeté en partant la menace de déshonorer le nom Mensignac, et ajouta Sartilly en baissant la voix, et... je crains qu'elle ne possède de terribles secrets.

Si le vicomte en parlant, avait regardé l'agent de police, il aurait lu dans ses yeux la justification de Roger.

— La femme dont vous parlez, dit froidement Jottrat porte le nom du scélérat que vous avez vu mourir, elle a pris part à tous ses crimes et de tous les secrets qu'elle possède je vous jure qu'il n'en est pas un seul dont l'honneur de la maison de Mensignac ait à souffrir.

— Ah je vous crois maintenant, et je me maudis d'avoir laissé fuir l'empoisonneuse.

— Monsieur le vicomte, j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que je me chargeais de punir tous les coupables. La femme au manteau rouge a pu s'évanouir dans cette gaierie comme un fantôme, mais qui versent du poison ne restent pas longtemps invisibles et je sais où saisir demain matin la digne compagne de Noreff.

— Dieu est juste! murmura Sartilly.

— Oui, continua l'agent, oui, demain, nous serons vengés; demain, je leur ferai payer les dix-huit années de tortures que j'ai souffertes depuis qu'ils m'ont pris mon fils. Mais il me les faut tous, et je viens chercher ici la complice de l'empoisonneuse.

— L'anglaise! ah! celle-là ne vous échappera pas. Elle est déjà prisonnière dans sa chambre.

— Pardon, monsieur le vicomte, pardon de me laisser emporter ainsi. J'oublie que je suis venu ici pour accomplir un devoir et pour tenir un serment. Demain, à pareille heure, je l'espère, j'aurai rempli ma tâche et je serai délié de ma promesse. Cette nuit je ne puis que vous supplier d'avoir confiance en moi, de me faire amener Georgina Fassit, et de me permettre de lui parler seul.

— Quoi! ici?

— Ici même, et je vous réponds que je l'empêcherai de passer à travers les murs, Je sais des paroles pour rompre le charme qui protège les fantômes.

— Je vous crois, et d'ailleurs, si je n'assiste pas à l'entrevue, je ne serai pas loin de la bibliothèque; si vous aviez besoin de moi, vous n'auriez qu'à m'appeler.

— L'entretien sera très-court, mais il importe de ne pas le différer. Il ne me restera pas trop de temps pour agir ailleurs quand j'aurai interrogé miss Georgina.

— Je vais la chercher dit Sartilly.

L'agent de police, resté seul, se mit à se promener à grands pas. L'animation que son entretien avec le vicomte avait répandue sur son visage venait de s'effacer tout à coup pour faire place à un air d'accablement profond. Cet homme qui venait d'annoncer avec tant d'autorité le châtement prochain des complices de Noreff, se laissait aller maintenant à des gestes désespérés et prononçait des phrases sans suite.

— Mon fils! mon enfant! je ne le retrouverai pas lui, répétait-il d'une voix sourde. Qu'en ont-ils fait, les misérables?

Et il s'arrêtait, sombre, menaçant perdu dans ses pensées.

Un faible bruit lui fit tourner la tête, une femme venait d'entrer. Il s'était instinctivement rapproché de la lampe. Pour interroger l'Anglaise, il voulait la mettre en pleine lumière. Elle semblait du reste chercher aussi la clarté, car elle marcha droit à l'homme qui ne pouvait être qu'un ennemi, et, quand elle fut debout devant lui, la tête haute et la main appuyée sur la table, elle dit d'un ton sec :

— Pour quel motif vous permettez-vous de me faire appeler?

La voix de miss Georgina fit bondir Jottrat comme s'il eût été frappé d'une commotion électrique. Il fit un pas en avant, avança son visage jusqu'à toucher presque celui de l'Anglaise, et poussa un cri de surprise et de colère. Il venait de la reconnaître et le véritable nom de cette femme s'échappa de ses lèvres.

— Suzanne! cria-t-il.

L'Anglaise recula comme si elle eût marché sur un serpent, Ses yeux brillèrent dans l'ombre et s'attachèrent à la figure de police avec une fixité pénétrante. Elle ne le reconnaissait pas.

— Je vous retrouve donc enfin! dit entre ses dents Jottrat.

— Cessez cette plaisanterie, répliqua miss Georgina, Je ne vous ai jamais vu et je suis peu curieuse d'éclaircir la ridicule méprise qui vous amène ici.

Elle lui tourna le dos et se dirigea vers la porte.

— Je vais rappeler vos souvenirs, reprit l'agent avec amertume. Nous nous sommes quittés au Havre, le 24 mai 1830.

Cette simple phrase produisit sur l'Anglaise un effet prodigieux, Elle se retourna comme une lionne blessée courut à Jottrat et le regarda bien en face.

— Louis! murmura-t-elle d'une voix si basse qu'on l'entendait à peine; les morts reviennent donc!

— Je comprends qu'après dix-sept ans vous ayez oubliée mon visage; mais je vous ai reconnue, moi; vos crimes ne vous ont pas changée.

— C'est bien, je vous reconnais aussi: vous êtes Louis Jottrat, et j'ai eu le malheur de vous épouser autrefois. Que me voulez-vous?

Il y eut un moment de silence. L'agent courbait douloureusement la tête devant cet excès d'audace, et un observateur aurait pu lire sur ses traits contractés les agitations de son cœur. En revoyant la femme qu'il avait tant aimée, il s'était raidi contre le souvenir d'une passion mal éteinte, et il avait été dur parce qu'il craignait d'être faible. Il avait peur que Suzanne ne lui demandât grâce en lui parlant du passé: elle lui jetait une insulte et un défi. Cette monstrueuse impudence lui rendit son sang-froid et son énergie.

— Ce que je veux? reprit-il d'une voix qui ne tremblait plus, je vais vous le dire. Je venais ici pour arrêter la complice d'une empoisonneuse. Je savais que dans l'hôtel de Mensignac, une créature infâme s'était chargée d'assurer le succès d'une trame dont je connaissais les auteurs.

Le visage de l'Anglaise était resté de marbre, mais, au nom d'empoisonneuse, elle ne put dissimuler un tressaillement

nerveux.

— Je savais cela, continua froidement Jottrat, mais je ne savais pas que la femme qui s'est mise à la solde d'un scélérat était la même qui vendit autrefois son honneur.

Un sourire dédaigneux se dessina sur les lèvres de Georgina.

— Son honneur et son fils, acheva l'agent de police en la regardant fixement.

— Mon fils, répéta l'Anglaise, vous avez raison de ne pas dire notre fils, car Henri ne connaîtra jamais que sa mère.

— Ainsi, vous avouez que vous m'avez volé mon enfant, et vous refusez de me le rendre ?

— J'avoue et je refuse.

— Alors, vous allez mourrir.

— Tuez-moi. Je suis prête. Henri me vengera.

A ce nom chéri, la colère de Jottrat tomba subitement et de grosses larmes roulèrent sur ses joues.

— Suzanne, murmura-t-il, rends-moi mon fils et je te pardonnerai tout le mal que tu m'as fait.

— Que voulez-vous que je fasse de votre pardon ? dit l'Anglaise avec mépris.

— Rends-le-moi et je te sauverai de l'échafaud.

— L'échafaud ! qui êtes-vous donc pour m'y envoyer ?

— Tu veux le savoir ? Je suis agent de la sûreté, et je n'ai qu'un mot à prononcer pour faire tomber ta tête.

Cette fois le coup avait porté. Suzanne devint livide ; mais sa nature indomptable et perverse reprit bientôt le dessus, et ce fut d'un ton railleur qu'elle répondit :

— Est-ce sérieusement que vous me demandez de vous rendre Henri ? Le métier d'espion que vous avez choisi peut être lucratif, il ne me tente pas pour mon fils, et je doute que lui-même tienne beaucoup à revoir un père tombé aussi bas.

— Je vous jure, dit froidement Jottrat, que si, dans un quart-d'heure, vous n'avez pas fait ce que je vous demande, vous serez arrêtée.

— Pour m'arrêter, il faudrait des preuves, et je vous défie d'en trouver.

— Ecoutez-moi, et quand vous m'aurez entendu jusqu'au bout, si vous pensez encore que je n'ai pas de preuves, vous ne me répondrez pas.

L'homme qui vous a enrôlée au Havre, s'appelait Noreff. En vous engageant à lui, vous rêviez la richesse, le luxe, la vie opulente des grandes villes. En vous enrolant, il voulait faire de vous sa complice et son esclave. Le marché a été tenu des deux côtés.

— Je ne comprends pas dit Suzanne, non, sans laisser percer une nuance d'inquiétude.

— Vous allez comprendre. Cet homme avait un ami ou plutôt un compagnon de plaisir, qui s'appelait le général marquis de Mensignac. Le temps était alors aux conspirations contre le gouvernement qui avait succédé à la branche aînée. Noreff, espion de la Russie, entraîna M. de Mensignac dans une désastreuse entreprise qui faillit compromettre alors le parti légitimiste tout entier. Il se fit confier des listes d'affiliés et les livra à la police.

— Pardon, interrompit railleusement l'Anglaise, vos souvenirs historiques sont pleins d'intérêt, mais je ne vois pas quel rapport ils peuvent avoir avec notre situation réciproque.

— Je vais vous l'apprendre, continua Jottrat sans s'émouvoir. A partir du jour où il posséda le secret du complot, Noreff fut maître de la fortune et de l'honneur du général. Il réussit à lui persuader que la police voulait le faire passer pour un traître aux yeux de son parti et qu'il fallait acheter son silence par des sommes énormes. Le misérable avait juré de s'approprier peu à peu tous les biens de la maison de Mensignac et, pour l'exécution de ce plan ignoble, il employa deux femmes.

— Vraiment ! balbutia Suzanne en essayant de sourire.

— L'une de ces complices s'appelait Ludmila Ludlof. Noreff l'avait amenée du gouvernement de Riga, où elle était née en servage, et la faisait passer pour sa femme. Elle était d'une beauté merveilleuse et il la chargea de dominer le vieux général et d'assurer sa ruine. La nuit où le marquis expira, elle vint seule, implacable et froide, arracher à ce mourant des engagements qui compromettaient la fortune de sa maison.

— Et vous espérez faire croire cette ridicule histoire !

— L'autre complice joua un rôle plus long et plus infâme. Noreff voulait voir dans l'hôtel de Mensignac un auxiliaire et un espion. Quand il avait été las de la malheureuse qu'il avait enrôlée au Havre, il l'avait introduite chez le général sous le nom de Georgina Fassitt, et, pour avoir sa part dans les dépouilles de ses bienfaiteurs, Georgina Fassitt les trahit depuis dix-sept ans.

— Trahir est un mot bien vague, dit dédaigneusement Suzanne.

— Je n'ai pas fini, et vais vous dire comment votre trahison peut vous mener à l'échafaud. Noreff a exploité le fils comme il avait exploité le père ; mais quand il a cru que la ruine de ce fils était complète, il a voulu encore sa vie et celle de Jeanne de Mensignac. Il a commencé par Roger. Ludmila Ludlof avait une soeur, plus jeune qu'elle de dix ans, plus belle encore et qui lui ressemblait à un degré étrange. On la nommait Vanda. Noreff lui ordonna de dominer Roger. Elle obéit, mais elle commit l'imprudence de l'aimer. Noreff les condamna à mort tous les deux. La sentence a été exécutée ici, par Toby, le domestique de M. de Sartilly, que vous aviez vous-même introduit dans la bibliothèque.

— Vous mentez ! il est entré seul.

— Vous voyez bien que vous connaissez le crime et vous venez de vous dénoncer vous-même.

— Non... non...

— Voulez-vous que je vous montre la trace, que le sang de Vanda a laissée sur le tapis ? Voulez-vous que j'ouvre la porte de fer dont Toby s'est servi pour trancher cette tête que le majordome de Noreff emportait à Saint-Cloud, où son maître l'attendait. Voulez-vous que je vous conduise dans les catacombes où Roger a été enseveli vivant et que je vous montre le chemin

que suit chaque nuit l'empoisonneuse, votre complice ?

— Tu mens ! tu mens ! pour prouver que je suis coupable, il faudrait arrêter ceux que tu appelles mes complices et tu ne les trouveras pas.

— Deux seulement vivent encore, Noreff est mort étouffé dans la boue et son majordome a été tué le soir où il essayait grâce à votre aide, d'enlever Jeanne de Mensignac. Ludmila Ludlof et Toby, l'empoisonneuse et le meurtrier, sont, à l'heure qu'il est, dans la maison du quai de Billy où vous deviez les rejoindre cette nuit.

Suzanne voulut parler, mais les mots expirèrent dans sa gorge.

— Ce repaire est cerné et ils ne s'échapperont pas, je vous l'affirme. Noreff m'avait attiré pour me tuer, et j'en connais toutes les issues. Demain ils seront arrêtés, et le châtiment sera prompt et terrible. Il dépend de moi, de moi seul, de vous envoyer au bague où à l'échafaud.

Voulez-vous maintenant me rendre mon fils ?

Un sourire infernal crispa les lèvres blêmes de Suzanne.

— Votre fils ! dit-elle d'une voix rauque, vous voulez le connaître ?

— Apprenez-moi où il est, je vous jure que je vous sauverai.

— Il est dans la maison du quai de Billy, et il sera arrêté cette nuit, car il s'appelle Toby et il a assassiné Vanda.

Ce fut au tour de Jottrat à crier :

— Vous mentez !

— Je mens ? voulez-vous que nous allons ensemble à la maison du quai de Billy, et que devant vous Toby reconnaisse sa mère ?

L'agent de police tremblait de tous ses membres et ne trouvait plus la force de répondre. Il y a des accents auxquels on ne se trompe pas et que la scélératesse la plus consommée ne saurait imiter.

L'Anglaise disait la vérité, et, avec cette rapidité d'intuition qui naît des situations extrêmes, Jottrat avait déjà mentalement rapproché les dates et acquis la certitude de son malheur.

— Ainsi, murmura-t-il, voilà ce que vous avez fait de mon fils... de notre fils, car il est à vous aussi, cet enfant que vous avez livré aux monstres qui l'ont perdu. Vous n'avez même pas su être mère !

— Vous auriez préféré sans doute lui faire suivre la carrière honorable que vous avez choisie.

— Il était à l'âge où l'on ne pense pas encore, reprit Jottrat, sans répondre à ce sarcasme, et froidement vous lui avez enseigné le crime.

— Je ne me repens pas, et ce que j'ai fait, je le ferais encore.

— Malheureuse

— Qu'attendez-vous ? Le fils sans doute est déjà entre les mains des espions que vous dirigez, faites aussi arrêter la mère. Je suis prête.

La coupable, qui pâlisssait tout à l'heure en se voyant démasquée, relevait maintenant la tête et jetait un défi. L'agent de police comprit le calcul que cachait cette impudence réfléchie.

— Elle croit que je n'oserai pas, pensa-t-il.

Il avait deviné juste. Suzanne se sentait perdue et jouait sa dernière partie. Jottrat ne pouvait pas la dénoncer sans envoyer avec elle à l'échafaud son fils Henri, et l'horrible femme comptait bien que cette vie si chère rachèterait la sienne.

Il se passait dans le cœur du père une lutte affreuse, et l'Anglaise suivait sur son visage l'effet de la phrase perfide qu'elle avait lancée.

Tout à coup les traits crispés de Jottrat se détendirent. Par un prodigieux effort de volonté, il avait dominé son émotion, il dit lentement :

— Si vous espérez m'intimider, vous vous trompez. Personne ne peut plus vous sauver, par même vos complices, car l'enfant dont vous avez fait un assassin n'est plus mon fils.

Suzanne ferma les yeux comme si elle eût été frappée à mort. Si elle avait regardé Jottrat, elle aurait bien su lire sur sa figure que sa bouche seule reniait Henri, et que l'amour paternel lui avait suggéré un moyen de sauver son enfant.

— Tout est dit maintenant entre nous, reprit l'agent de police en affectant un calme auquel l'Anglaise se trompa. Vous êtes déjà prisonnière dans cet hôtel, et vous y serez gardée jusqu'à l'heure où l'on viendra vous arrêter demain matin. Vous avez toute une nuit à vous pour éviter du moins la honte du châtement public.

Ce regard et ces paroles indiquaient si clairement à Suzanne la suprême ressource du suicide qu'elle se sentit perdue. Furieuse et désespérée, elle voulut tenter encore une fois de disputer sa vie et de lutter contre l'évidence.

— Pas de preuves ! vous n'avez pas de preuves criait-elle. Où est le poison que vous m'accusez d'avoir laissé verser à Jeanne ?

— Nous allons le savoir, dit froidement Jottrat en ouvrant la porte de la bibliothèque, sans perdre de vue la coupable.

Il n'eut pas besoin d'appeler ; Sartilly se tenait dans le corridor, tout prêt à intervenir si l'Anglaise tentait de fuir comme sa complice.

— Monsieur le vicomte, dit Jottrat avec le ton indifférent d'un agent qui dicte un procès-verbal, l'interrogatoire que je viens de faire subir à madame ne me laisse aucun doute sur sa participation aux crimes commis dans cet hôtel. En attendant qu'elle soit arrêtée en vertu d'un mandat régulier, je dois requérir vos gens de garder cette nuit l'inculpée.

— Je vais leur donner l'ordre moi-même, je veillerai à ce qu'on l'exécute rigoureusement, répondit Sartilly sans quitter des yeux Suzanne.

— Permettez-moi de vous demander maintenant, monsieur le vicomte, si on a eu la précaution de conserver le vase dans lequel on a jeté le poison.

— Je l'ai confié à Julie, la femme de chambre et vous le trouverez intact.

— Il sera d'autant plus important de de le représenter à la justice qu'il doit en contenir une dose énorme. Mes renseignements sont précis, et je sais qu'on voulait cette nuit tuer d'un seul coup mademoiselle de Mensignac ; on trouvait que le mal

— Finissons, dit froidement l'Anglaise, faisait des progrès trop lents.

Vous n'avez pas dessein, je suppose, de me forcer à entendre plus longtemps d'absurdes accusations dont je dédaigne de me justifier. Veillez donc me faire conduire chez moi.

Sartilly sonna et le concierge se montra aussitôt.

Suzanne comprit que tout essai de fuite serait inutile.

— Je suis obligé, monsieur le vicomte, reprit Jottrat, d'examiner la chambre où madame va être enfermée. Ma responsabilité est déjà bien lourdement engagée ailleurs et je tiens à être sûr de tous mes prisonniers.

— Vous espérez donc arrêter cette nuit Toby et madame de Noreff ? demanda Sartilly en baissant la voix.

— Je n'ai aucune raison pour ne pas parler devant madame puisqu'elle ne reverra ses complices qu'à la cour d'assises. L'empoisonneuse est en ce moment réfugiée, avec votre domestique, dans une maison où M de Noreff a établi le quartier général de ses opérations criminelles. C'est là qu'avait été déposé le tome VII et c'est là que j'ai failli périr. C'est là aussi que je vais saisir ce qui reste de la bande ; il n'y manquera personne, pas même le faux marin qui a recueilli Toby dans la baie du Mont-Saint-Michel.

— Puisqu'il parle ainsi de ses projets tout haut, pensa l'Anglaise, c'est qu'il est décidé à les exécuter, et je n'ai plus rien à espérer. Avant de rentrer chez moi, dit-elle tout haut, j'ai quelques ordres à donner à Julie. Je suppose que vous ne prétendez pas m'empêcher de lui parler. Elle n'est pas du complot, cette fille dévouée.

— Vous pourrez la voir, mais pas seule.

— Julie doit être encore dans le petit salon, dit Sartilly ; nous allons conduire miss Georgina dans sa chambre, et, en passant nous entrerons avec elle tu boudoir.

— Allons, messieurs, dit l'Anglaise dont les yeux brillaient d'un éclat extraordinaire.

Et d'un pas assuré, elle sortit de la bibliothèque et s'engagea dans le corridor. Le concierge et Sartilly la précédèrent, et Jottrat ferma la marche. Elle ne pouvait plus songer à s'échapper.

On arriva à la porte du petit salon. La lampe brûlait encore et Julie veillait, tremblante d'inquiétude et d'émotion. Sartilly allait l'appeler doucement, mais l'Anglaise le repoussa et entra la première dans le boudoir.

En la voyant apparaître les yeux hagards et la figure bouleversée, la femme de chambre recula instinctivement et se réfugia dans l'angle le plus éloigné, Jottrat se précipita sur les pas de Suzanne, Il avait compris qu'il allait se passer quelque chose de terrible.

Avant qu'il eût le temps de s'y opposer, Suzanne bondit vers une console où fumait encore la tasse empoisonnée.

— Vous ne m'arrêtez pas demain, dit-elle d'une voix qui sifflait entre ses dents, car demain je serai morte.

Et elle vida le vase d'un seul trait.

XVII

LA MAISON MYSTERIEUSE

Sur les terrains accidentés qui dominent le quai de Billy, s'élevait alors une montée étroite et tortueuse, qui portait le nom peu élégant de rue Bizet. Les immenses travaux qui ont renouvelé complètement ce quartier n'ont laissé subsister qu'un tronçon de cette voie difficilement accessible à x voitures et on ne peut guère se rendre compte aujourd'hui de la situation bizarre des rares habitations qui la bordaient autrefois. Ces maisons, pour la plupart assez misérables, possédaient cependant presque toutes un vaste jardin. Quelques-unes, surtout dans la partie supérieure de la rue, présentaient une meilleure apparence, mais on aurait pu les croire inhabitées.

La plus belle, ou plutôt la plus vaste, car elle semblait assez mal entretenue, montrait à peine, à travers les arbres touffus, sa façade solitaire. Les voisins n'y voyaient jamais entrer qu'un jardinier, payé à l'année pour soigner les gazons et ratisser les allées, fonctions dont il s'acquittait assez mal. Cet homme, du reste, ne connaissait nullement les maîtres de la maison, et se bornait à aller toucher ses gages chez un notaire du quartier que le propriétaire avait chargé de ses intérêts.

Cet abandon durait depuis si longtemps que personne dans les environs ne soupçonnait là un mystère. Les plus anciens habitants se rappelaient vaguement avoir entendu parler autrefois d'un conciliabule de conspirateurs que la police y avait surpris, mais c'était une vieille histoire, à peu près oubliée en 1847, et les passants ne s'arrêtaient même plus pour examiner les persiennes disjointes et les portes vermoulues.

— Pourtant, au petit jour, quelques heures après la fin tragique de l'Anglaise, un homme se promenait devant la grille rouillée qui donnait sur la rue de Chaillot. Il semblait agitée par des sentiments violents et contraires, car tantôt il s'éloignait à grands pas, comme s'il eût été décidé à quitter la place, tantôt il revenait se poster à l'entrée et regardait la maison avec des yeux ardents. Ce promeneur matinal n'était autre que Jottrat.

Après la foudroyante révélation de Suzanne, le malheureux agent de police avait passé par de cruelles perplexités. Quand il ignorait encore le secret de la naissance de Toby, il avait organisé la surveillance la plus sévère autour de la maison où les complices de Noreff se trouvaient réunis, et ses précautions étaient prises de telle sorte qu'il devait leur être impossible de fuir. Mais maintenant il se reprochait amèrement d'avoir été si habile, et il cherchait à défaire son oeuvre avec autant d'ardeur qu'il en avait mis à la préparer, car, dans ce cœur de père, l'horreur pour le scélérat précoce avait bien vite fait place à la tendresse indulgente pour le fils

égaré. Sauver Henri l'arracher à ses complices et au châtement pour fuir avec lui dans quelque pays lointain, c'était là désormais son seul but.

Indifférent à tous les intérêts qu'il défendait depuis un mois, indifférent même à la vengeance providentielle qui avait déjà frappé Noreff et Suzanne, Jottrat mit au service de son amour paternel toutes ses facultés et toute son énergie, et il eut bientôt conçu un plan qu'il voulut mettre à exécution sur-le-champ.

Depuis son aventure du souterrain, l'agent n'avait plus donné signe de vie à la Préfecture, et cela pour deux raisons : la première tirée des événements qui avaient suivi le miraculeux sauvetage auquel il devait la vie, l'autre relative à des calculs de métier. Il ne voulait reparaitre devant ses chefs que pour leur livrer à la fois tous les auteurs, jusque-là introuvables, du mystérieux assassinat du bois de Boulogne. Aussi, avait-il eu soin de s'adresser pour son expédition du quai de Billy à d'anciens agents qui lui étaient dévoués, mais qui n'étaient plus employés officiellement par l'administration. Il se trouvait donc maître absolu de son personnel, qu'il rétribuait largement, et qui avait en lui une confiance illimitée.

Il basa son projet sur cette circonstance heureuse qui lui permettait d'agir sans rendre compte de ses actes. Rien ne l'empêchait d'entrer seul dans le jardin, d'en sortir avec son fils et de donner à ses subalternes un prétexte quelconque pour l'emmener avec lui et ne plus reparaitre. La difficulté n'était point là, quoiqu'il y eût bien quelque courage à se risquer isolément dans ce repaire, mais comment décider Toby à se séparer de ses complices pour suivre un homme dont il devait nécessairement se défier ? Se faire connaître à lui devant la veuve de Noreff, lui ouvrir ses bras avant de l'avoir tiré de la maison, il n'y pouvait pas songer sous peine de tout compromettre. Il fallait absolument un moyen et ce moyen Jottrat le cherchait encore au moment où il se promenait avec agitation dans la rue de Chaillot.

Tout à coup il parut l'avoir trouvé, car il passa la main à travers les barreaux de la grille, et, en appuyant sur un ressort, il fit jouer la serrure et il entra.

Le crépuscule finissait mais les étoiles brillaient encore au ciel et le jour douteux du matin éclairait faiblement les grands arbres dépouillés et la maison silencieuse. Jottrat suivait une large allée que de vieux cyprès bordaient des deux côtés, et, tous les détails de la scène de son enlèvement par les valets de Noreff lui revenaient à l'esprit. Il reconnaissait parfaitement l'endroit où on l'avait forcé à descendre de voiture pour lui lier les mains et lui bander les yeux, mais de la grille à la maison, la distance était trop courte pour se rapporter au trajet qu'il avait fait naguère dans l'obscurité, et il comprit qu'on avait dû le porter cette nuit-là tout-à-fait à l'extrémité du jardin.

Il y avait donc, plus loin un autre bâtiment moins apparent, sans doute que celui qui donnait accès dans le souterrain.

Quand Jottrat fut arrivé devant la maison, il en fit le tour, et il reconnut bientôt qu'il ne s'était pas trompé. Le jardin s'étendait jusqu'au bas du coteau, et au fond, à une assez grande distance, on apercevait une construction de piètre apparence. Là devait se trouver l'entrée de l'escalier dont Jottrat avait compté les marches pendant qu'on le portait les yeux bandés. Il était probable que la route souterraine se prolongeait sous le quai, puisque le caveau où on l'avait enfermé prenait jour sur la Seine.

Pour le moment, le point difficile était de deviner où se tenaient les coupables. Avaient-ils élu domicile dans la maison où les agents apostés par Jottrat les avaient vus entrer, où bien étaient-ils allés se réfugier dans la retraite plus sûre du caveau ? Jottrat jugea que le seul moyen de s'en assurer était de se présenter hardiment à la maison d'abord et ensuite au souterrain, s'il le fallait. Il se flattait, d'ailleurs, que Toby et Ludmila Ludlof, qui l'avaient à peine entrevu, ne le reconnaîtraient pas, et, quant au prétendu marin, qui n'était autre qu'un des agents russes de Noreff, il était sûr de ne l'avoir jamais rencontré. Il avait donc quelque chance de s'introduire, sous prétexte d'un message à remettre, de tirer Toby à part et de le décider à le suivre.

Jottrat donna un dernier coup d'oeil à la maison, puis il monta les marches d'un perron couvert de mousse, et, soulevant un énorme marteau placé au milieu de la porte, il frappa.

Le coup résonna longtemps, comme si l'on s'était perdu dans les salles vides d'un édifice abandonné. Jottrat écouta attentivement. Aucun bruit ne répondit de l'intérieur. Il crut un instant entendre au-dessus de sa tête un léger craquement, mais il regarda en l'air et il ne vit rien. Au moment où il saisissait le marteau pour frapper une seconde fois, une persienne s'entr'ouvrit doucement au premier étage et laissa passer le canon d'une carabine.

Jottrat ne soupçonnait pas le danger, mais il semble qu'il y ait pour avertir l'homme exposé à une mort violente et soudaine une sorte d'instinct mystérieux. C'est le même effet magnétique qui fait qu'on se sent regardé sans voir la personne qui vous regarde. Il se serra machinalement contre le battant et se trouva à moitié garanti par le linteau de la porte.

Il était temps. Le coup partit et la balle, qui aurait dû le tuer, l'atteignit à l'épaule. Renversé par la violence du choc, Jottrat, en tombant, leva la tête et poussa un cri de douleur. Il venait de reconnaître, derrière la persienne entr'ouverte, la figure de Toby.

— Parricide ! murmura-t-il, ah ! je n'ai plus qu'à mourir !

Le misérable groom riait d'un rire féroce en le regardant. Placé en sentinelle avancée par ses complices réfugiés dans le souterrain. Il avait vu venir Jottrat, qu'il connaissait parfaitement pour l'avoir surveillé chez son maître et il avait cru pouvoir impunément se débarrasser d'un espion.

Depuis la mort de Noreff, la bande dont

Toby était l'instrument, n'avait plus d'autre désir que celui de quitter la France. Ludmila Ludlof avait rassemblé l'or et les valeurs amassés par son digne associé, et tout était prêt pour une fuite immédiate. Elle avait jugé la situation assez dangereuse pour se décider à faire le sacrifice des cinq cent mille francs que Noreff comptait arracher encore aux héritiers du général de Mensignac ; mais, avant de partir, elle avait voulu compléter sa vengeance. Jeanne, empoisonnée à petites doses, pouvait vivre encore, et il fallait qu'elle mourût. L'horrible femme resta pour la tuer tout à fait : cet excès de scélératesse la perdit.

Le coup de carabine avait été entendu par les agents qui veillaient autour du jardin. Jottrat, couché sur le perron, vit avec désespoir deux de ses hommes arriver à son secours par la grille ouverte, pendant qu'un troisième escaladait le mur beaucoup plus loin. Il n'était plus temps de les arrêter, et, d'ailleurs le malheureux père n'en avait plus la force. Il perdait beaucoup de sang et il sentait ses yeux se fermer et sa volonté l'abandonner. Il s'évanouit en souhaitant de mourir.

Après avoir tiré, Toby avait pensé tout de suite à aller avertir ses complices ; il était sorti de la maison par une porte de derrière, et il courait à toutes jambes vers l'entrée du caveau. L'agent qui était grimpé sur le mur l'aperçut, sauta dans le jardin et le poursuivit en appelant ses camarades. Ceux-ci voyant que Jottrat avait perdu connaissance, pensèrent que le plus pressé pour le moment était d'arrêter le fuyard. Ils avaient pleine confiance en leur chef, et ils étaient convaincus qu'il s'agissait d'une opération très-importante. Ils crurent bien faire en la terminant sans lui. L'un d'eux dit même à son compagnon, qui hésitait un peu à abandonner le blessé :

— Je connais le patron ; il vous en voudrait à mort si nous restions à le soigner au lieu d'empoigner ces gens-là.

Ce raisonnement décida les deux policiers qui partirent à fond de train.

Toby avait d'excellentes jambes, et il aurait probablement échappé aux trois agents ; un quatrième surgit tout à coup dans la partie inférieure du jardin. Celui-là attiré par les cris, ne savait pas de quoi il s'agissait mais un homme qui se sauve est toujours suspect, et le nouveau venu manœuvra immédiatement pour barrer le chemin au fuyard. L'agent toucha la porte du souterrain au moment même où Toby essayait de la refermer derrière lui.

Une lutte désespérée s'engagea. E résistant de toutes ses forces, le groom lançait des appels énergiques, qui résonnaient sous les voûtes, et qui redoublaient l'ardeur des hommes de police accourus au secours de leur camarade. Ils n'avaient pas eu de peine à comprendre que le fuyard criait pour avertir ses complices, et l'un d'eux, mieux avisé que les autres tira d'un sifflet trois appels à l'adresse des surveillants de la rivière.

Ce signal décida sans doute Toby à cesser une lutte inutile, car la porte céda tout à coup et les quatre agents se trouvèrent à l'entrée d'un corridor obscur,

où ils s'engagèrent sans hésiter. Ils ne voyaient plus celui qu'ils poursuivaient, mais ils entendaient son pas précipité, et ils le suivirent au jugé jusqu'au moment où le bruit cessa tout à coup. La situation devenait inquiétante, et si déterminés qu'ils fussent, les chasseurs s'arrêtèrent.

— Nous ferions peu-être bien de retourner prendre les instructions du patron, dit un de ceux qui avaient vu tomber Jottrat.

— Tu sais bien qu'il n'est pas en état de nous en donner, répondit son camarade, vieux limier qui ne renonçait pas volontiers à une piste; s'ailleurs, je me charge bien d'opérer sans lui. Le jardin est gardé en bas, et les oiseaux ne s'envoleront pas de ce côté-là. Nous n'avons qu'à les chercher et nous sommes sûrs de les trouver.

Le corridor se changeait en escalier à l'endroit même où les policiers s'étaient arrêtés.

Tout en parlant l'agent avait allumé une lanterne sourde.

— Descendons, dit-il résolument.

Après avoir franchi une vingtaine de marches, la petite troupe rencontra une sorte de palier, qu'elle explora soigneusement. Le sol sur lequel on marchait résonnait sous le pied.

— Nous sommes au-dessus d'un caveau, dit celui qui avait pris le commandement.

Et, avec cet instinct que donne l'habitude de la chasse à l'homme, il se mit à examiner le plancher. Lanterne en main.

Ses camarades le regardaient, immobiles et attentifs.

Tout à coup, ils le virent se courber et s'allonger doucement sur le sol. Il avait posé son fanal à côté de lui, et il appliqua son oeil à une ouverture étroite qu'il venait de découvrir.

Le spectacle qu'il aperçut était étrange. Dans une salle voutée, au milieu de malles, de paquets, de caisses de toute forme et de toute grandeur, deux hommes et une femme causaient avec animation. Dans un coin moins éclairé du caveau étaient rangés, debout contre la muraille, trois barils dont le couvercle avait été enlevé.

Après avoir vu, l'agent voulut entendre. Il appliqua son oreille au trou, et les voix, lui arrivèrent très distinctes.

— La Barque tarde bien à venir disait la femme avec un geste d'impatience.

— Elle sera ici dans vingt minutes répondit le plus âgé des deux hommes, et il ne nous faut pas plus d'une demi-heure pour embarquer les caisses et partir.

— Quant aux imbéciles qui m'ont poursuivi, dit Toby, qui finissait de recharger sa carabine, avant qu'ils aient retrouvé leur chemin dans le corridor, nous serons loin d'ici.

L'agent crut qu'il était temps d'intervenir.

— Les imbéciles sont là et vous ferez bien de vous rendre, cria-t-il.

Un hurlement de rage lui répondit du fond du souterrain.

Toby tourna sa carabine contre la voûte, mais la femme la lui arracha des mains et, avant que son compagnon eût le temps de s'y opposer, elle posa le bout du canon

sur le bord d'un des barils ouverts.

Le jour naissant qui entrait par le spirail éclairait son visage livide et ses cheveux aux reflets dorés.

— Rendez-vous répéta une voix qui venait du côté de la rivière.

Les coups de sifflet avaient été entendus, et les agents placés en surveillance dans le bateau arrivaient.

— Je mourrai vengée, dit l'infamante créature en pressant la détente.

Une effroyable explosion ébranla le sol et tout s'écroula au milieu d'un nuage de fumée.

L. V. III

EXPLICATIONS

Trois jours s'étaient écoulés depuis la catastrophe du quai de Billy. A Paris, c'est plus de temps qu'il n'en faut pour oublier un événement si étrange qu'il soit.

Du reste, les causes de ce malheur étaient restées inconnues. On avait retrouvé des débris humains carbonisés mais comme personne n'avait jamais vu d'habitants dans la maison de la rue Bizet, on crut à l'explosion fortuite de quelque dépôt de poudre ignoré. Il se trouva même des gens pour expliquer l'accident, en affirmant que cette poudre avait été apportée là par les Prussiens quand ils voulurent faire sauter le pont l'Iéna, en 1815.

De tous les agents mêlés à cette ténébreuse affaire, pas un n'avait survécu pour raconter les détails, pas un excepté Jottrat, qui, tiré de son évanouissement par l'épouvantable secousse, réussit à se trainer hors du jardin. Mais Jottrat avait de graves raisons pour garder le silence, et, pour éviter tout interrogatoire gênant, il eut la présence d'esprit et le courage de se faire conduire chez Sartilly, où il fut reçu à bras ouverts.

Il résulta de cette disparition de tous les accusés de ce drame, que la police elle-même fut très-incomplètement renseignée. La mort de miss Georgina Fassitt passa pour un suicide causé par le spleen, qui est une maladie spécialement anglaise, et, après une enquête sommaire, on ne s'occupa plus de l'institutrice et de sa fin tragique. Quant à M de Noreff, il avait quitté ostensiblement son hôtel de la rue de Varennes, pour entreprendre, disait-il un long voyage en Russie, et la grève de Tombelaine n'avait pas rendu son cadavre.

Ainsi, par une suite d'événements providentiels, trois hommes seulement possédaient encore le terrible secret de tant de catastrophes.

Par une claire et joyeuse matinée de printemps, ces trois hommes réunis dans le petit salon de la rue d'Astorg causaient du passé et de l'avenir.

Le capitaine dont l'humeur allègre n'avait pas changé, rappelait gaiement à Sartilly les péripéties de leur expédition dans la baie du Mont-Saint-Michel.

Jottrat, pâle et portant le bras en écharpe, les écoutait, et parfois il essayait de sourire; mais la profonde tristesse em-

preinte sur son visage ne s'effaçait jamais entièrement. Sa douleur était de celles qui ne guérissent pas.

— Je n'ai pas perdu ma journée hier, disait Châteaubrun; j'ai obtenu enfin les galons de brigadier pour notre brave douanier.

— Je vous remercie, mon ami, répondit Sartilly, et je vous promets que je ne l'oublie pas non plus. Il a dû toucher hier le premier terme de la rente que je lui ai assurée.

— Ma foi! nous ne pouvions pas faire moins, car, sans lui, je crois bien que nous nous promènerions entre deux eaux dans la baie.

— Sans compter que c'est lui qui a repêché la cassette. Savez-vous que c'est une fière chance d'avoir sauvé notre peau et retrouvé la fortune de Roger? Décidément, il y a un Dieu pour les honnêtes gens; demandez plutôt à notre ami Jottrat.

L'agent de police répondit par un regard expressif, et Sartilly répéta tristement:

— Roger! ah! lui seul manque au bonheur que Dieu nous envoie, et nous ne le verrons plus.

— Et bien! moi, j'espère encore, dit le capitaine. Je vous ai déjà dit que je croyais aux séries; il y en a de mauvaises, mais il y en a de bonne aussi, et, depuis trois semaines, nous sommes dans la série heureuse.

Sartilly secoua la tête et tomba dans une rêverie profonde.

— Pardon, monsieur le vicomte, demanda Jottrat, n'est-ce pas demain que vous devez signer votre contrat de mariage avec mademoiselle Jeanne de Mènsignac.

— Oui demain, à midi, répondit Sartilly, assez surpris de la question, j'ai donné rendez-vous à maître Calmet à l'hôtel, et j'espère que son influence triomphera des scrupules de Jeanne.

— Comment! s'écria le capitaine, ce n'est donc pas chose réglée?

— Jeanne refuse d'accepter la fortune que nous avons rapportée de Tombelaine. Je lui ai inutilement montré la lettre de Roger qui explique ses intentions. Elle persiste à affirmer que son frère n'est pas mort.

— Mademoiselle de Mènsignac a raison, dit gravement Jottrat.

Sartilly et Châteaubrun regardèrent l'agent avec stupéfaction.

— Je vous ai raconté, monsieur le vicomte, que j'avais failli périr dans le caveau où m'avait attiré M. de Noreff; le temps est venu de vous expliquer comment j'ai été sauvé.

Je nageais sans espoir et je sentais mes forces m'abandonner quand un choc violent me fit perdre connaissance. Je me réveillai couché sur un lit de paille, et je vis à côté de moi un homme jeune encore qui semblait attendre la fin de mon évanouissement. Je ne le connaissais pas, mais sa figure était douce et sympathique, et les premières paroles qu'il m'adressa me rendirent l'espérance et le courage. Audessus de ma tête s'élevait à perte de vue une voûte immense, et la lumière de la

lampe qui nous éclairait perçait à peine les ténèbres d'une galerie profonde. J'étais dans les catacombes qui s'étendent sous la colline du Trocadéro, et la Providence m'avait jeté entre les mains du seul homme qui pût me rattacher encore à la vie.

— Quoi! Roger...? dit Sartilly haletant d'émotion.

— Oui, le marquis Roger de Mensignac, qui, du fond de l'asile où ses ennemis l'avaient contraint à se cacher, veillait sur sa soeur et sur son ami.

— Alors, il est vivant! cria le vicomte.

Et il ajouta avec hésitation:

— Et ce meurtre commis dans la bibliothèque, ce n'est pas lui...?

— Ce meurtre celui qui l'a commis à expier son crime et je puis vous révéler maintenant le secret de la nuit du 13 février.

Le marquis aimait la soeur de cette femme qui portait le nom de Noreff et il en était aimé. Elle voulait fuir pour s'éloigner des scélérats auxquels la destinée avait lié son sort. Roger de Mensignac comptait lui trouver un asile momentané dans ces souterrains dont il se croyait seul à connaître l'existence. On y descendait par une porte cachée dans le mur de la bibliothèque, une porte d'acier qui s'ouvrait et se fermait au moyen d'un secret. Ce secret, Noreff l'avait surpris depuis longtemps et il en profita pour tendre un piège infâme.

— Toby fut choisi pour exécuter le crime. Pendant que vous étiez au bal de l'opéra, il eut le temps de courir à l'hôtel et de se blottir dans un coin obscur de la bibliothèque. Les deux amoureux arrivèrent, ouvrirent la porte, la franchirent, et ils allaient la refermer derrière eux, quand Toby appela doucement Roger. Par un mouvement instinctif, la malheureuse Vanda, qui marchait la dernière, se retourna et avança la tête. Toby appuya sur le ressort, la porte glissa latéralement sur ses rainures... Vous savez le reste.

Sartilly ne put retenir un cri d'horreur, et le capitaine se leva en montrant le poing comme si Noreff eût été devant lui.

— C'était M. de Mensignac qu'on espérait tuer ainsi, reprit Jottrat, et les assassins le poursuivirent avec acharnement. Cette même nuit, les agents de Noreff fouillèrent les catacombes où ils s'étaient introduits par un passage secret qui communiquait avec la maison du quai de Billy, et ils n'y trouvèrent que le cadavre décapité de Vanda. M. le marquis connaissait dans la partie la plus reculée de ces souterrains un réduit inaccessible. Il s'y réfugia pour échapper aux recherches des scélérats qui lui donnaient la chasse, et bien lui en prit de ne pas tomber entre leurs mains, car ils l'auraient certainement égorgé. Mais ils ne se tinrent pas pour battus et ils se relayèrent jour et nuit pour monter la garde et faire des rondes dans les catacombes. M. de Mensignac entendit plus d'une fois leurs voix et leurs pas. Blotti dans la cachette où il avait entassé à l'avance des provisions pour le cas où Vanda serait obligée d'y passer quelques jours, il put attendre sans se livrer et il finit par lasser la patience de ses ennemis.

Le soir où la Seine débordée me jeta évanoui à l'entrée d'un égout, M. le marquis s'était aventuré pour la première fois hors de son asile et il allait se jeter à la nage, quand la Providence m'amena à portée de son bras. Il pouvait fuir; il aimait mieux me sauver. Dieu l'en récompensa.

Ai-je besoin maintenant de vous en dire davantage? Le livre que je portais sur mon dos amena entre M. de Mensignac et moi des explications que vous devinez.

— Mais, puisque le chemin était libre, comment Roger n'est-il pas venu rassurer sa soeur, s'écria Sartilly.

— Il ne le pouvait pas, car les assassins rodaient autour de nous, et, nous nous trouvions assiégés tous les deux. De plus, M. de Mensignac fut pris d'une fièvre qui le mit à deux doigts de la mort. Je ne voulais pas l'abandonner et pourtant je savais que chaque heure de retard profitait à Noreff. Un jour pourtant, je pus tromper la surveillance de nos ennemis et me glisser dehors avec le livre...

— Et vous n'êtes pas allé prévenir la police?

— M. le marquis m'avait fait jurer de ne m'adresser qu'à vous. Je courus à la rue d'Astorg où je ne vous rencontrai point. J'aurais peut-être dû vous attendre, mais l'état du malade était tel que je ne pouvais pas le laisser seul. Je remis donc le tome VII à votre valet de chambre et je revins bien vite aux catamouches dont l'accès était devenu plus facile par la bouche de l'égout, car le niveau de la Seine avait baissé. J'y suis resté jusqu'à l'heure où, M. de Mensignac étant hors de danger, j'ai pu penser enfin à punir les assassins.

— Mais alors, demanda Sartilly tremblant d'émotion, puisque tous ces scélérats sont morts, Roger n'a plus rien à craindre, Roger va revenir...

— Le marquis de Mensignac m'a fait jurer de ne rien dire de plus que ce que je viens de vous dire, répondit Jottrat.

— Bon! bon j'y suis s'écria le capitaine. Il veut ménager une surprise à Mlle de Mensignac et à nous. Il apparaîtra le jour du contrat pour amener un dénouement, comme Jupiter à la fin des tragédies grecques... Il y a une façon de dire ça en latin, mais j'ai fort oublié mes classiques.

Jottrat sourit sans répondre et Sartilly comprit que Châteaubrun avait deviné.

XIX

UN REVENANT

Il était midi, et un magnifique soleil de printemps éclairait la bibliothèque. Cette galerie, qui avait servi de théâtre à tant d'événements terribles, prenait sous cette lumière éclatante un air presque joyeux. On aurait dit que la maison quittait le deuil et que la nature fêtait le retour du bonheur dans l'hôtel de Mensignac.

Assise près de la grande table en chêne, Jeanne, pâlie par ses longues souffrances,

portait des vêtements noirs qui faisaient encore ressortir le caractère singulier de sa beauté. Ses yeux, entourés d'un cercle brun, animaient de leur fier éclat son doux et mélancolique visage. Elle était charmante ainsi.

En face d'elle, Sartilly, rayonnant de joie et d'espoir, la contemplait avec amour. Le capitaine, qui maintenant faisait presque partie de la famille, tenait sa place dans cette grave réunion sans avoir rien perdu de sa physionomie loyale et gaie. La figure solennelle de maître Calmet, cravaté de blanc et feuilletant des papiers, rappelait seule qu'il s'agissait d'un des actes les plus sérieux de la vie sociale.

Sur la table, un coffret ouvert laissait voir des liasses de titres et des paquets de billets de banque jaunis et déformés. On devinait aisément que cette fortune avait été exposée à une destruction accidentelle, et on s'expliquait en même temps comment elle avait pu surnager dans la baie du mont Saint-Michel. Sa fragilité même l'avait sauvée, et on eût dit que Roger avait prévu les événements. Un trésor métallique aurait disparu dans les grèves.

Le notaire achevait d'inventorier ces richesses, qui suffisaient amplement à payer la dette exigible et à relever la maison de Mensignac de sa ruine apparente. Il lisait de sa voix d'hommes d'affaires un projet de contrat que Sartilly et le capitaine n'écoutaient guère. Jeanne seule suivait avec une attention profonde l'aride explication que l'officier ministériel déroulait dans la langue peu intelligible de palais.

Quand maître Calmet eut fini, il y eut un moment de silence. Châteaubrun frisait sa moustache d'un air dégagé, et Sartilly affectait un calme qui n'était certes pas dans son cœur.

— Je vous remercie, monsieur, dit enfin la jeune fille, de toute la peine que vous avez prise pour réparer les malheurs de notre famille, mais je ne puis signer ce contrat.

— Mademoiselle, dit le notaire, je ne vois pas...

— Pardon, reprit Jeanne d'une voix ferme, ceci n'est pas une question d'affaires, et je veux rester seule juge de l'honneur de ma maison.

— Jeanne! dit Sartilly d'une voix suppliante.

Un regard expressif de la jeune fille lui répondit.

— Cette fortune que vous m'apportez, continua-t-elle avec une énergie croissante, cette fortune n'est pas à moi. Elle appartient à mon frère, et mon frère est vivant.

— Eh bien! oui, cria Sartilly, Roger est vivant, je le sais, je l'attends; mais s'il était là, il vous dirait lui-même ce qu'il a écrit dans cette lettre que vous avez lue. Il vous dirait que cette fortune, il vous l'a destinée; c'est lui qui m'a ordonné d'aller la chercher en exposant ma vie; c'est pour l'arracher aux ennemis héréditaires de sa race qu'il l'avait enfouie dans le souterrain de Tombelaine, et vous la refuseriez! Vous refuseriez de vous en servir pour empêcher la vente de cet hôtel où vous êtes

née tous les deux !

Une profonde émotion se peignait sur les traits de la jeune fille, mais elle répondit sans faiblir :

— Mon frère me jugera.

— Et s'il ne revenait pas ? hasarda Sartilly en affectant un doute que son accent démentait.

— Alors, répondit Jeanne avec effort, alors, j'attendrai.

— Et vous retarderiez le jour de notre mariage ? Et vous vous résigneriez à vivre dans ce couvent que vous avez choisi, loin de ceux qui vous aiment, loin de moi ?

— J'en mourrai peut-être, mais je le ferai.

— Non, Jeanne, vous ne mourrez pas dit une voix douce et grave qui s'éleva du fond de la bibliothèque.

Les deux amis se levèrent comme s'ils eussent été frappés d'un secousse électrique. Jeanne mit la main sur sa poitrine pour comprimer les battements de son cœur.

Un homme émergeait lentement des profondeurs de la galerie. La lumière qui entra à flots par la grande fenêtre du milieu éclaira bientôt sa haute taille et sa noble et pâle figure. Un nom sortit de toutes les bouches :

— Roger !

C'était lui, l'héritier des Mensignac, le prisonnier des catacombes, amaigri par la souffrance, mais rayonnant de bonheur et d'espoir.

Il y a des scènes qui ne se décrivent pas. Jeanne et Roger restèrent longtemps confondus dans une étreinte fraternelle, pendant que Sartilly, fou de joie, serrait convulsivement la main que lui tendait son ami.

Le capitaine jura entre ses dents quand il sentit que l'émotion le gagnait et le notaire, moins préoccupé de sa dignité masculine, essuya franchement une larme.

Un mois après, par une de ces matinées de mai qui répandent sur Paris comme un parfum de bonheur, le vicomte de Sartilly

épousait, à l'église Saint-Philippe-du-Roule, Jeanne de Mensignac.

Le capitaine, serré dans son plus brillant uniforme, remplissait glorieusement sa fonction de témoin du marié. On remarquait sa bonne mine et sa tournure élégante ; mais les regards se tournaient encore de préférence vers le marquis Roger.

Le bruit vague de ses aventures mystérieuses s'était répandu dans le monde, et plus d'une grande dame pensa ce jour-là au cavalier accompli qu'on appelait tout bas — le disparu.

Dans le coin le plus obscur de l'église, un homme, modestement vêtu, pleurait à chaudes larmes. C'était Jottrat.

Avant la fin de l'année qui suivit le mariage, il avait renoncé à son emploi à la préfecture, et, depuis, il a bien rarement manqué de venir dîner tous les jeudis chez la vicomtesse de Sartilly.

C'est le jour des intimes.





Le Roman de Micheline

Par Pierre Luguet

No 1

I

MICHEL AUBRY

“Oran, 16 juillet.

“Comment avez-vous pu, mon cher enfant, douter du grand plaisir avec lequel nous mettrions à votre disposition toute l'hospitalité des Ombreuses? Nous ne nous sommes pas vus depuis longtemps, c'est vrai; mais nos coeurs ont-ils changé? N'êtes-vous pas toujours le petit Michel que j'ai fait sauter sur mes genoux? Ne suis-je plus celle que vous appeliez grand-mère en votre instinct de bébé devant mes cheveux prématurément blancs? Geneviève et Micheline ne sont-elles plus vos soeurette? Venez, nous serons tous heureux de vous revoir, si vous avez eu de grosses peines, comme il y paraît au ton de votre affectueuse lettre, nous vous consolons, et nous vous ferons oublier. Trois coeurs féminins bien dévoués peuvent beaucoup de choses, et je vous permets de douter de tout, pauvre désabusé, sauf de notre amitié et de notre dévouement.

“Allons, arrivez vite. Le temps que vous passerez en voyage nous suffira pour préparer votre nid. Nous nous y mettons toutes, et M Lebrun, que de nombreux soucis empêchent de vous répondre lui-même, n'est pas le moins empressé à vous voir. Il a dû partir ce matin pour les environs de Tlemcen, où se traitent en ce moment de grosses affaires de grains, mais il sera de retour avant votre arrivée. N'écrivez plus; faites votre malle, et un bout de dépêche en passant à Marseille pour que quelqu'un vous attende au bateau, C'est attendu, n'est-ce pas?

“Par exemple, mon brave Michel, — et les larmes me viennent aux yeux en ajoutant ces quelques lignes, — il est de mon devoir de vous avertir que vous n'entrez pas dans une maison bien gaie. Ma pauvre Micheline ne va pas. Les médecins l'étudient avec des regards qui me

font froid dans le coeur. Elle a été reprise au printemps de l'affreuse toux que le climat d'Algérie avait fait disparaître, et j'ai peur. Le père, lui aussi, meurt d'anxiété; il ne me dit rien, et je ne lui dis rien, mais il a des façons d'observer sa fille, quand elle dort ou quand elle est distraite, qui m'en disent long. Que Dieu nous préserve du malheur!

“Mon bon ami, je vous demande pardon d'avoir attristé cette fin de lettre. Vous m'excuserez; vous savez ce que c'est qu'une mère dont l'enfant est en danger. J'ai sérieusement peur que Micheline soit en danger. Et peut-être aussi que je me forge des chimères; peut-être viendrons-nous à bout de cette crise comme nous sommes venus à bout de la première, il y

a neuf ans. Je voulais seulement vous prévenir. L'enfant se sent malade, et elle étudie avec une attention poignante l'impression des figures nouvelles. Si votre impression en arrivant était mauvaise, Michel, faites tout au monde pour la lui dissimuler. Que cette émotion douloureuse ne lui vienne pas de vous. A moi vous pourrez tout dire, dans le secret. Vous savez que je suis forte, bien que je laisse vis-à-vis de vous transparaître mes inquiétudes, et que j'aie supporté de rudes coups dans la vie sans faiblir.

“A bientôt, mon cher enfant, nous comptons sur vous pour la fin de la semaine ou pour le commencement de la suivante. Venez vous reposer; venez oublier, puisque vous avez besoin d'oublier aussi. Vous ne trouverez peut-être pas ici de grandes joies, mais vous y trouverez des coeurs aimants et fidèles, et qu'y a-t-il de meilleur?”

“Je vous embrasse de la part du père, de Maurice, de Geneviève, de Micheline, et de la mienne.

“Marie Lebrun.”

—Les braves gens! s'écria Michel. Oui je pars! oui, je pars et demain même. Pauvres amis, ce n'est pas la gaité que je vais chercher chez vous. La gaité est loin de mon coeur, et sans doute n'y rentrera-

t-elle jamais. Mais c'est le calme, et c'est l'oubli, si l'on oublie! Et si je ne les trouve pas chez vous, que j'aime et qui m'aimez depuis si longtemps, qui êtes la simplicité, l'honnêteté, le charme mêmes, je ne les rencontrerai jamais. Enfin! me voici libre pour trois mois de Paris et du monde, et des allusions cruelles, et des souvenirs. Enfin, je vais vivre sans la crainte de me trouver dans chaque salon, dans une salle de spectacle, à un tournant de rue, face à face avec celle qui m'a tué, qui a fait de mon existence un enfer, et que je ne me sens pas encore la force de détester, hélas! Enfin, je vais donc revoir des coeurs purs, à qui l'intrigue et la trahison sont inconnues, et qui ne me vendront pas leur sympathie. Peut-être reprendrai-je auprès d'eux la force de vivre, le courage de m'intéresser à quelque chose, la foi en l'avenir!”

Le roman de Michel Aubry fut bien simple. Fils de petits négociants à demi ruinés par le grand commerce, il voulut dès l'âge d'homme essayer de réagir contre l'adversité, contre la malchance où s'enlisaient les pauvres vieux, trop éprouvés maintenant pour trouver encore l'énergie de changer d'ornière. Ses premières études avaient été brillantes; il y avait fait preuve d'un esprit de suite et d'une volonté dont ses maîtres eux-mêmes s'étaient montrés surpris. Les succès avaient été grands, retentissants presque; Michel s'était assimilé avec une facilité extrême, et bien avant ses condisciples, la somme de connaissances que comportent les programmes de nos lycées, et quand il en était sorti, lauréat de concours généraux, chargé de prix, très cultivé surtout en lettres, tout le monde autour de lui avait considéré qu'il serait coupable ou malheureux de l'enfermer derrière un comptoir de boutique, au lieu de donner l'essor à une intelligence aussi vive, et de lui permettre la conquête de la notoriété. Le père Aubry, qui n'était pas un esprit transcendant, mais qui était un homme de bon sens, n'avait pas hésité à donner les mains aux projets élaborés à l'environnement pour le grand homme de la famille. Il sentait bien que l'ère du petit commerce

était close, que les villes-bazars, alors dans leur nouveauté, mangeraient les boutiques anciennes et modestes, et que les grands capitaux dévoreraient les petits. Certes, comme tant d'autres venus avant lui, le brave homme, avait pu faire le rêve de transmettre à son fils les traditions qu'il avait reçues de son père; il avait pu caresser l'espérance de voir immuablement un Aubry devant les coupons d'étoffe des Aubry; le mètre à la main, le sourire commerciale aux lèvres et l'honnête bénéficiaire dans le tiroir de caisse. Mais la vie s'était chargée de frapper une à une ces illusions et si brutalement qu'elles gisaient maintenant à terre, les ailes cassées. Des concurrences s'étaient établies, plus luxueuses et plus vastes; on avait inventé la grande réclame, et le public inconstant, mal soucieux des anciennes et loyales réputations, s'était rué vers le clinquant, vers le chatoyant, vers la poudre aux yeux, vers la grosse-caisse, vouant à l'oubli ceux qui, par modestie ou par défaut d'argent, ne pouvaient se mettre au diapason et donner la note éclatante du jour. Les recettes, dès lors, avaient baissé chez ceux-ci; les frais généraux avaient dû être diminués; ils avaient tenté quelque temps, la confiance sur le visage et la mort dans le cœur, de soutenir la concurrence. Et maintenant tous s'éteignaient l'un après l'autre. Aubry le voyait bien; les uns parce qu'ils avaient mis toutes leurs forces à la lutte, et les autres parce qu'ils n'avaient même pas pu lutter. Et bientôt ce serait son tour; la maison honorable que ses aïeux avaient fondée et rendue prospère fermerait ses portes au milieu de l'indifférence générale, tant que l'héritier d'un passé commercial sans tache et brillant s'en irait dans quelque trou perdu trainer sa vieillesse et ses regrets.

Aubry consentit à tout ce qu'on voulait. Il rognait sur le pain des vieux jours pour permettre à Michel de continuer ses études, et l'enfant fit son droit, aussi sérieusement, aussi consciencieusement, aussi intelligemment devons-nous dire, que ses premières classes.

Plusieurs années passèrent de cette façon, mêlées des espérances du jeune homme et des découragements de plus en plus profonds du père. Et les événements se précipitèrent tout à coup. Michel venait d'obtenir son inscription au barreau de Paris, et l'avenir s'ouvrait devant lui large et radieux, lorsque Aubry père, miné depuis longtemps par le chagrin et par l'inquiétude mourut subitement, ne laissant que les débris d'une fortune autrefois importante, et les soucis d'une liquidation qu'on avait retardée de mois en mois, bien que la nécessité en fût nettement démontrée. Michel eut un chagrin violent; il lui fallut néanmoins s'occuper d'affaires, subir les assauts des créanciers chercher à tirer du magasin paternel le morceau de pain nécessaire à sa mère, terriblement vieillie aussi par toutes ces épreuves. Et au moment même où il commençait à voir clair dans la situation commerciale, au moment où il se sentait assuré de laisser à la pauvre femme le confort, sinon le luxe pour les jours qui lui restaient à vivre, Mme Aubry s'alita, ruinée par le chagrin, la santé dévastée par

les inquiétudes passées et par le coup de massue qui venait de les couronner, La pauvre femme ne devait plus se relever. Elle traina près d'un an, cloîtrée dans un petit logement, son fils à son chevet, plus tendre et plus dévoué à mesure que s'approchait l'heure fatale et elle s'éteignit enfin, affaiblie, diaphane, sans souffrance, comme la lampe à laquelle manque le combustible, ou comme la fleur privée de soleil.

Michel fut long à se remettre. Cette douleur ajoutée aux autres le laissa désespéré, désorienté, sans force et sans courage. Il oublia tout: que sa propre vie avait un but; qu'il s'était naguère attaché à ce but; qu'il avait une volonté et une intelligence. Il resta prostré, sombre, indifférent, hostile à l'avenir, sans un effort pour sortir de son chagrin, sans une aspiration vers la lumière. Il mangea, but et dormit parce que la bête lui ordonnait de manger, et de dormir et de boire, mais ce fut inconsciemment, sans un désir, sans une préférence. Il n'écrivit pas; il ne lut pas; il ne travailla pas; il laissa dans une sorte de volupté douloureuse s'atrophier son intelligence et sa pensée, et plus tard, quand il se rappela cette souffrance et cette épreuve, il lui semblait qu'un trou noir s'était creusé dans sa vie, que ni lui ni les autres n'avaient existé à cette époque, que la Terre avait cessé de tourner, que les astres avaient cessé de rayonner, que le Néant avait pris la place du Monde. Il ne put se souvenir de rien ni d'aucun détail; les événements les plus importants étaient passés inaperçus; les saisons s'étaient confondues; la torpeur de son âme avait enveloppé toutes choses d'un impénétrable brouillard, et la seule impression qui lui restât était celle d'une cruelle léthargie, ou d'un interminable évanouissement.

Et Dieu sait quel temps aurait duré cette crise; Dieu sait si cette belle intelligence n'y aurait pas sombré tout à fait. Ce furent les Lebrun qui l'empêchèrent. Amis dès longtemps des Aubry, ces braves gens avaient assisté à l'enfance de Michel, à son adolescence et à ses premiers succès d'homme. Ils lui avaient témoigné leur amitié dévouée lors du double malheur, et l'avaient ensuite discrètement laissé à sa souffrance. Mais quand ils virent que l'enfant ne réagissait pas, qu'il s'enfonçait journalièrement davantage dans ses ténèbres et sa solitude quand ils comprirent enfin qu'il y avait danger à laisser Michel plus longtemps seul avec ses pensées désespérées, les Lebrun s'émuèrent et arrivèrent.

Mme Lebrun, bien qu'elle eût à ce moment déjà de graves inquiétudes de la santé de sa seconde fille, s'imposa chez le jeune homme, Elle se fit maternelle et brusquée; elle le rudoya le bouscula, le tira dehors, l'amena dans le cercle de famille, lui fit admettre qu'on peut vivre même après que les autres sont morts, lui montra le soleil et le ciel, des feuilles aux arbres et des oiseaux dans les branches.

Michel, d'abord, parut ne pas comprendre. Il portait partout l'air d'un homme mal éveillé d'un cauchemar, et qui se demande si ce qu'il voit et ce qu'il entend procède de la réalité ou du rêve. Il re-

gardait les gens d'un oeil ahuri, et les écoutait comme s'ils eussent parlé des langues inconnues. Le coudolement de la foule le trouvait embarrassé et timide; la lumière le blessait; les bruits de la vie lui déchiraient les oreilles. Il gardait l'allure des obsédés par une idée fixe, et que rien ne peut en détourner.

Mme Lebrun jugea le cas grave; elle se fit la mère de Michel, qui, du temps de sa petite enfance, l'appelait naïvement grand'mère. Elle l'obligea d'accepter l'hospitalité, de quitter le logis rempli de deuil, de vivre et d'agir avec ceux qui vivaient et agissaient. Ses deux filles, Geneviève et Micheline, l'une forte et belle comme un jeune arbre, l'autre chétive et déjà guettée par un mal impitoyable, l'aiderent religieusement dans cette tâche de régénération.

Les trois admirables créatures, avec l'instinct de dévouement et d'amour qui n'appartient qu'aux femmes, prirent entre leurs mains, entre leurs cœurs, ce pauvre grand garçon à demi-noyé dans l'existence; elles lui refirent un foyer une gaieté une espérance; elles lui donnèrent tout ce qui était en elles de maternel de fraternel et de pur; elles le bercèrent à la musique de leurs caressantes paroles, endormirent sa douleur, mirent du baume sur ses blessures, s'attachèrent à ne pas le laisser un instant seul avec ses pensées.

Et le miracle se produisit. Quelque temps s'était passé qu'un sourire apparaissait sur les lèvres du malade. Quelque temps s'était passé qu'il écoutait. Quelque temps s'était passé qu'il paraissait s'intéresser à quelque chose.

Et tout à coup, un soir, sans crier gare, M. Lebrun, que ses affaires retenaient tout le jour dehors, qui n'était pas d'une nature protestative, mais qui, au fond, aimait sincèrement Michel, M. Lebrun rentra pour dîner en s'écriant:

— Mon brave ami, vous plaidez pour moi dans un mois!

— Moi?

— Vous-même. Une affaire très embrouillée, très épineuse, où le bon droit est assurément de mon côté, mais où le bon droit n'est pas facile à établir. Il me faut un avocat instruit et adroit, quelqu'un qui puisse batailler à coups d'articles de code.

— Jamais....

— Et non seulement il faut de l'habileté, mais encore du dévouement. Je ne vous le cache pas, c'est une corvée, Et à qui demandera-t-on des corvées, si ce n'est à ses meilleurs amis? Etes-vous de mes meilleurs amis?

— Certes.

— C'est donc une affaire entendue; vous plaidez pour moi dans un mois. Le procès d'ailleurs peut vous faire du bien. Il s'agit de démasquer les canailleries d'un individu qui en commet depuis longtemps. J'attache le grelot. Je vous expliquerai tout ça demain... Allons, à table, mes enfants!

a suivre

LA VIE REELLE

Voici trop souvent comment les choses se passent:

Depuis des mois et des mois, la femme est atrocement souffrante; elle ressent des douleurs intenses dans tout le corps; les reins et les côtés sont douloureux; tout son intérieur la tiraille et l'opprime; les pieds enflent chaque soir; elle a des bourdonnements dans les oreilles, des éblouissements, des syncopes. Elle ne peut plus faire aucun effort, rien ne l'intéresse plus, ni ses enfants, ni son ménage; elle se traîne sans force ni volonté.

Pour le comble, elle ne dit rien de son mal à son mari, le dur travailleur qui part de grand matin à son ouvrage et reste absent toute la journée, puis revient le soir épuisé, trop las pour rien voir.

Et c'est ainsi que les choses vont durant des semaines et des semaines, jusqu'à ce qu'un beau jour la faiblesse croissante de sa compagne ne puisse plus échapper à l'oeil du mari, qui comprend enfin que quelque chose va mal.

Et il décide alors qu'il faut voir un médecin spécialiste.

Si c'est en ville que la scène se passe, il conseille fermement, et au besoin, il ordonne de voir le médecin.

Si c'est à la campagne, où les moeurs sont encore patriarcales, le mari décide que, la prochaine fois qu'il ira à la ville, sa femme viendra avec lui, parce qu'il faut absolument voir le docteur.

Et le jour du départ, c'est toute une affaire: les deux époux partent côte à côte, sur la modeste charrette, qui porte au marché de la ville le produit de leur travail; l'homme est soucieux, il sent enfin, avec un certain reproche, qu'il n'a pas suffisamment veillé sur l'état de santé de sa compagne, et qu'il aurait dû s'en inquiéter plus tôt qu'il ne l'a fait.

La pauvre femme, elle, pour faire le voyage, a mis ses meilleurs atours, et sur son pauvre corps amaigri, épuisé par la maladie, ces habillements de gala ont une allure de déguisement. Ils accentuent encore la pâleur de ses traits, l'émaciation de toute sa charpente, la débilité de l'organisme.

Pourtant cette sortie au grand air la ranime un peu; les cahots de la voiture secouent bien sa pauvre charpente abattue par les attaques du mal.

Mais elle résiste courageusement, soutenue par l'espoir que les docteurs vont enfin mettre un terme à ses souffrances!

On arrive à la ville; le cheval et la voiture sont remis: l'homme va au marché et la pauvre femme s'achemine lentement vers la demeure des Médecins Spécialistes, où ceux-ci la reçoivent et auxquels elle raconte ses douleurs, ses épreuves et ses tourments. Ceux-ci l'écoutent et l'examinent, et, quatre-vingt-dix fois sur cent, la première chose qu'ils lui diront sera celle-ci.

—Mais, pourquoi n'êtes-vous pas venue plus tôt, ou, pourquoi ne nous avez-vous pas écrit plus tôt?

C'est l'éternel refrain.

Trop tard! Trop tard!

Ce refrain qui est le même dans toutes les langues.

Quand donc arriverons-nous à faire comprendre aux femmes malades que la première chose est de se soigner le plus tôt possible? On sent toujours quand on n'est pas bien, quand un malaise persiste. C'est alors qu'il faut nous consulter.

Il n'y a pas à dire: cela se passera. Les choses qui se passeraient, si même on ne les soignait pas, se passeront encore mieux si on les soigne.

Voilà la vérité et voilà ce qu'il faut se dire.

Ne vous exposez donc jamais à entendre retentir à votre oreille ce mot fatal prononcé par les médecins: Trop tard! Trop tard!

Les communications sont si faciles maintenant; les consultations sont si aisées que c'est un crime d'attendre.

En prenant à temps les Pilules Rouges, on peut conjurer le beau mal, le guérir s'il s'est produit et l'empêcher de se produire s'il est encore à l'état naissant.

Si vous prenez les Pilules Rouges aussitôt que vous ressentez des douleurs de reins ou de côtés, ces pesanteurs, qui sont l'indice de la venue du beau mal, vous échapperez sûrement à la maladie, et il existe d'innombrables exemples pour le prouver.

Les Pilules Rouges sont d'une merveilleuse efficacité contre cette affection féminine parce que leur effet est général, qu'elles purifient le sang, le régénèrent, le vivifient.

Qu'est-ce qui fait marcher la machine humaine, en somme? Le sang et rien que le sang. Avec un sang riche, abondant, puissant, pas d'anémie, pas de beau mal, pas de douleurs!

Tout ce cortège apparaît aussitôt que le sang fait défaut, s'appauvrit ou se détériore.

Prenez les Pilules Rouges et vous n'aurez pas besoin de recourir aux secours extrêmes de la médecine ou de la chirurgie; vous éviterez le beau mal, ses douleurs et ses épreuves, et s'il s'est déclaré, vous pourrez en apaiser les douleurs et le guérir.

Voyez ces certificats:

Saint-Joseph de la Beauce, 25 mars 1910.

Messieurs,

J'étais malade depuis quatorze ans, c'est-à-dire depuis l'époque de mon mariage, mais à la suite d'une fausse couche récente, j'étais devenue d'une faiblesse invincible. Je ressentais des douleurs dans la partie inférieure du corps. J'étais obligée de garder le lit tout le temps sans pouvoir m'occuper de ma petite famille de douze enfants. Sachant que vos consultations étaient gratuites, je me suis adressée à vous et vous m'avez ordonné les Pilules Rouges. J'en ai pris 30 à 35 boîtes pour me rétablir comme il faut et elles m'ont remise en parfaite santé.

Le beau mal a disparu sans opération et je ne m'en ressens plus du tout.

Votre dévouée,

Dame W. CLICHE.

En juin dernier, je me sentis tout à coup très faible et mon estomac, dont je n'avais jamais eu à me plaindre, refusa de bien fonctionner. Après chaque repas, je souffrais beaucoup; j'étais aussi bien nerveuse. Ayant appris, par la lecture des journaux, le grand bien que font les Pilules Rouges chez les femmes faibles, je me rendis aux Bureaux de la Compagnie Chimique Franco-Américaine pour y consulter les médecins de cette institution. L'on m'indiqua un traitement et me prescrivit les Pilules Rouges qui me firent tant de bien que je ne saurais trop maintenant proclamer l'efficacité de ce tonique.

Madame ALFRED DUPUIS,

138 rue Bréboeuf, Montréal.

CONSULTATIONS GRATUITES par les Médecins de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, tous les jours, excepté les dimanches, de 9 heures du matin à 8 heures du soir, au No 274 rue Saint-Denis, Montréal. Aussi consultations par lettre pour les femmes malades qui ne peuvent se rendre aux bureaux de nos médecins.

Les Pilules Rouges sont en vente chez tous les marchands de remèdes. Nous les envoyons aussi, par la poste, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix, 50c une boîte, \$2.50 six boîtes. Toutes les lettres doivent être adressées:

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, 274 rue St-Denis, Montréal.

Les Tablettes

Pap-Sag

ENVOI GRATIS D'UN ECHANTILLON

Guerissent la DYSPEPSIE

Les Tablettes Pap-Sag sont uniques au monde pour guérir infailliblement la Dyspepsie, les maladies de l'Estomac, Gastrite, Dilatation, Pituite, Indigestion, Enterite.

EN VENTE CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE REMEDES
OU ENVOYÉES SUR RECEPTION DU PRIX.

50c une Boîte \$2.50 six Boîtes.

Adresser: COMPAGNIE PAP-SAG MONTREAL.

Savon et Onguent "BEL-PO"

Règles Hygiéniques à suivre pour prévenir et guérir les Maladies de la Peau

Les causes générales des maladies de la peau sont la faiblesse de la constitution, les scrofules, la syphilis, la mauvaise digestion, la débilité générale, la mauvaise nourriture, le manque d'air et d'exercice, la dentition chez les enfants et la délicatesse de la peau. La malpropreté en est aussi souvent une autre, et c'est pourquoi il est de la plus haute importance que les personnes veillent attentivement aux soins de leur corps, se lavent souvent, toujours avec de l'eau chaude et un savon antiseptique, comme le savon BEL-PO.

Le traitement des maladies de la peau diffère peu, malgré que ces maladies soient variées. Comme traitement local, il n'y en a pas de meilleur que l'application de l'Onguent BEL-PO, une ou deux fois par jour, sur les parties malades, après qu'elles ont été soigneusement lavées avec le savon BEL-PO.

Le savon et l'onguent BEL-PO sont vendus chez tous les marchands de remèdes. Prix du savon et de l'onguent BEL-PO, 25c. Envoyées aussi par la

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, 274 RUE ST-DENIS,

la malle, sur réception du prix, par la

MONTREAL.

MONTREAL.

MONTREAL.

CASSE-TÊTE CHINOIS DU SAMEDI

No 706

Le troupeau

Liste des concurrents :

MONTREAL

Mmes L Cartier, O Chartrand, E Courval, J Gagnon, W Lapiere, R Robillard, J W Robin, J Sheridan E Ste-Marie, N W Tanguay, J Thibault, Jos Touchette, Mlles J Bastien, A Bayard, H Beaudoin, S Beaupré, L Bélisle, G Berthiaume, A DeGrandpré, A Desjardins, M Durocher, E Gauthier, M A McKenven, M Oakes, B Rollin, A Saulnier, E Schetagne, L Sicotte, S Tessier, F Thomas, C MacDonald Turcotte, MM A Dagenais, C Dalbec, S d'Auray, J L Demers, E Desjardins, R Gauthier, H Lacas, E Monarque, A T Papineau, Montréal.

CANADA

Mlle A Dickner, Beauharnois; Mlle F Paradis, Beauport; L Daigle, Caron Brook NB; Mme U Gauthier, Chateauguay Bassin; Mlle Dorval, Coaticook; Mlle C Dallaire, Danville; M T Lareau, Dixville; Mlle L Tardy, Hébertville Station; Mlle G Groulx, Hull; Mlle A B Rouleau, Isle Verte; E Tremblay, La Tuque; Mlle I Carbonneau, Lévis; Mme A Boisseau, M L Boisseau, Louiseville; H Guertin, Maisonneuve; Mlle M Paradis, Matane; Mmes L Fortin, A Laliberté, Métabetchouan; Mlles A Beaudet, H Bourgoing, MM A Bérard, L Cloutier, L Grenier, Ottawa; Mmes C Blouin, C Drolet, Mlles G Bujold, G Delage, L Germain, B Plamondon, J Tessier, V Tessier, MM J N R Carrier, B Daigle, H Goulet, D Kerouack, R Lapointe, Québec; M H Fortin, Rivière Famine; A Petit, Rossland, B C; Mlle B Allard, Sherbrooke; Mlle A Viau, St-Chrysostôme; Mlle B Daignault, St-Etienne; E Noël, St-Euphémie; Mlle R Martineau, St-Ferdinand d'Halifax; Mlle M Melançon, St-Guillaume d'Upton; E Thibault, St-Hippolyte; Mme J M Fortin, St-Isidore; Mlle A Simard, St-Jean d'Iberville; M J Pageau, St-Jovite; Mlle Y Leclerc, St-Michel; L Lavoie, Ste-Perpétue; Mlle E Noreau, St-Rémi; Mlle E Morency, Saint-Romuald; Mme J Sabourin, St-Wenceslas; Mlle T St-Denis, Valleyfield; M J Vais, Vaudreuil Sta; E Boisvert, Verdun; Mlle A Paradis, Victoriaville.

ETATS-UNIS

Mme A E Vigeant, Mlles C Blanchette, B Royer, Amesbury, Mass; Mme M Potvin, Arctie, R I; M A J Plante, Auburn, Me; Mlles E Lavigne, M Parent, Biddeford, Me; Mme J Marie, Brighton, Mass; Mlle E Arcand, Briggsdale, Col; A Bourque, Brockton, Mass; Mme B Dufresne, Mlle A Carr, Central Falls, R I; M A Moïin, Danville Jet, Me; Mlle I Chabot, Fall River, Mass; J Allard, Franklin, N H; Mlles A Carbonneau, A Martell, R Morin, MM M Beaudry, S Brunelle, M Desbonnets, Holyoke, Mass; Mme Soucy, Laconia, N H; M T Dubuc, Lawrence, Mass; Mlle L Lavergne, Lisbon, Me; Mmes M



Les taches de bougie.— Le procédé le plus connu pour enlever les taches de bougie est celui qui consiste à passer un fer chaud sur un morceau de papier de soie appliqué sur la tache, ou bien encore à faire un tampon, avec deux ou trois épaisseurs de chiffons mouillés, parmi lesquels on glisse un morceau de fer brûlant, et de presser la tache avec ce tampon.

Mais on n'a pas toujours sous la main tout ce qui est nécessaire pour cette petite opération, et il est bon de connaître le moyen rapide fondé sur les mêmes principes et que tout fumeur a en sa possession et qu'il peut procurer à son entourage: appliquer sur la tache une feuille de papier à cigarettes et promener au-dessus, à quelques millimètres, une allumette enflammée. La tache aura disparu. Dans le cas où elle sera un peu grosse, il faudrait la gratter d'abord avec l'ongle pour en enlever la plus grosse partie, puis, le nettoyage fait, donner un bon coup de brosse.

Un autre procédé aussi simple est d'enlever le plus gros de la tache avec un canif et de nettoyer ensuite l'emplacement avec de l'alcool à 90o.

Peut nettoyer le marbre blanc.— Tremper un chiffon propre dans de l'eau chlorurée—50 grammes de chlorure pour un litre—et frotter le marbre avec. Deux heures plus tard, le laver avec de l'eau pure, à l'aide d'une éponge un peu dure; si le marbre est sale, il faut répéter l'o-

Guilbault, H Lemire, Mlles A Demers, B Guilbault, MM A Bergeron, O Chouinard, M Moisan, Lowell, Mass; Mme H Barnes, Mlles E Barbeau, M Charland, B Delisle, E Marquis, M J Houle, Manchester, N H; P Piché, Manville, R I; J Peter, New Bedford, Mass; Mmes J Beaufort, E Penson, Mlles M Porte, J Sirgo, F A Puyau, Nouvelle Orléans, La; Mlle L Dumaine, Phénix, R I; Mlle I Bercier, Salem, Mass; W Turgeon, Somersworth, N H; Mme H Brousseau, G Dion, Southbridge, Mass; M A Flamme, St-Hilaire, Minn; H Stoke, Suncook, N H; Mlles B Preterre, E Riopel, Warren, R I; Mme J Duchesneau Déry, Woonsocket, R I.

Gagnants

Mme E Ste-Marie, Mlle Blanche Rollin, Montréal; Mme Alp Laliberté, Métabetchouan; Mlle G Delage, Québec; Mlle Blanche Royer, Amesbury, Mass; Mlle Blanche Soucy, Laconia, N H.

Les six personnes dont les noms précèdent ont droit à 50 centins en argent.

Les personnes appartenant à Montréal qui ont gagné des prix sont priées de passer à nos bureaux et les autres de nous écrire pour nous indiquer où leur envoyer le montant.

pération avec une brosse au lieu d'un chiffon.

Si l'on veut polir un marbre, il faut naturellement attaquer vigoureusement la surface pour la roder; dans ce cas ne commencera à employer, comme matière rodante, du sable de grès assez gros: on continuera par du sable de plus en plus fin, puis par de l'émeri, assez gros d'abord lui aussi, mais ensuite très fin. On terminera de toute manière, lors même qu'il n'y aurait pas eu à attaquer d'abord au sable grossier, avec ce qu'on vend chez les marchands de couleur sous le nom de potée d'étain. L'instrument qu'on utilise, pour appliquer et faire agir ces sables et matières rodantes, sera tout simplement un morceau de fer lourd et présentant une surface plane et assez large; on l'habille d'un vieux sac, ou mieux d'un morceau de tapis de feutre, que l'on saupoudre du sable ou de la potée. Il faut appuyer fortement pour que le travail se fasse bien.

Taches de café sur des étoffes de couleur très délicate.—Si les étoffes tachées sont de nuance très délicate, lavez-les avec un jaune d'oeuf délayé.

Quand vous voulez nettoyer un cadre doré, lui rendre son brillant, procédez comme suit: Dans un demi-litre d'eau, vous mettez assez de fleur de soufre pour que le liquide prenne une teinte dorée; puis vous y faites bouillir quatre ou cinq oignons écrasés. On laisse reposer et l'on passe, puis on applique le liquide sur les dorures avec un pinceau mou.

Tanches grillées, sauce piquante.—Choisissez vos carpes tendres, versez sur les poissons après les avoir vidés et lavés, un peu d'eau bouillante salée, essuyez-les et passez-les à l'eau claire, vous les enveloppez dans du papier beurré et vous les assaisonnez avec des fines herbes, du sel et du poivre, puis vous les mettez sur le grill. Lorsqu'elles seront cuites, développez-les et dressez-les dans votre plat, puis versez autour une bonne sauce piquante.

Oeufs à la bourgeoise.—Dans un plat allant au four mettez une bonne couche de beurre, dessus de minces tranches de pain, un bon lit de fromage de gruyère râpé. Cassez dessus vos jaunes, salez, quelques petits morceaux de beurre, laissez au fourneau environ un quart d'heure.

Beignets soufflés, recette algérienne.—Mettez dans un plat creux—un saladier, par exemple—une livre de farine, une bonne pincée de sel, un verre à liqueur de rhum, six jaunes d'oeufs; délayez avec de l'eau tiède et faites une pâte gluante que vous battez à la main jusqu'à ce qu'elle se détache du plat. Couvrez alors cette pâte avec les six blancs d'oeufs. Au moment de faire les beignets, mélangez les blancs à la pâte. Ayez une friture bien chaude; mettez-y gros comme une noix de votre pâte, pour chaque beignet, dont le volume se triplera au moins, à la cuisson. Laissez prendre aux beignets une belle teinte dorée, retirez-les alors de la friture et saupoudrez-les de sucre en poudre. Ces beignets se mangent chauds.

PETITES ANNONCES DU "SAMEDI"

I. Annonces privées (n'ayant aucun caractère commercial): 10 cents et un coupon pour 30 mots ou moins, par insertion; 20 cents et un coupon pour 31 à 60 mots, etc.

II. Annonces commerciales: 20 cents et un coupon pour 30 mots ou moins, par insertion; 40 cents et un coupon pour 31 à 60 mots, etc.

Nota: Si vous n'envoyez pas de coupon le tarif est de 2 cents par mot pour Annonces Privées et de 4 cents par mot pour Annonces Commerciales.

Nous nous réservons le droit de refuser l'insertion de toute annonce, et dans pareil cas nous retournons l'argent, en faisant connaître la raison du refus. Nous ne pouvons promettre l'insertion qu'à tour de rôle.

Avis aux annonceurs qui emploient des initiales, des prénoms ou des pseudonymes

Nous attirons l'attention des annonceurs sur le fait que nous ne publierons pas les annonces dans lesquelles l'adresse ne contiendra que des initiales ou un prénom, ou un nom supposé avec seulement la désignation de l'endroit, tel que Montréal, Ste-Adèle, Lévis, etc., parce que les lettres ou cartes ainsi adressées ne sont pas remises au destinataire, par les autorités postales mais envoyées au bureau des rebus.

On pourra cependant employer des initiales ou un prénom ou un nom supposé, lorsqu'on fera adresser aux soins d'une personne d'une maison de commerce ou d'une institution désignée, ou à une boîte spéciale de bureau de poste, ou à un numéro de rue. On comprendra que nous adoptons cette mesure dans l'intérêt des annonceurs comme dans celui des correspondants.

COUPON DES PETITES ANNONCES

Accompagné de la somme de 10c ou plus, suivant le cas, ce coupon donne droit à l'insertion d'une petite annonce dans le SAMEDI. (Voir conditions.)

Lisez attentivement l'avis concernant l'usage des initiales, prénoms ou pseudonymes.

Ce coupon est valable jusqu'au

19 Novembre.

BELLE PETITE Française, 17 ans, désire correspondre par cartes vue avec gentil garçon, Canadien ou Américain. But sérieux. Henriette Lebeuve, Viller sur Trie, Châteaux Oises, France. 46

DEMOISELLE Française, 18 ans, très bonne situation, très sérieuse, blonde aux yeux bleus, désire correspondre avec Canadiens-Français ou Américains ayant belle situation. Le but? Il le saura. Ecrire carte vue. Harguerite Carré, Boulangère à Rudpond, par Fleury sur Andelle, Eure, France. 49

DEMOISELLE distinguée désire correspondre avec gentils Messieurs de 20 à 25 ans. Réponse prompte et assurée. Adrienne Martin, 591 Amherst, Montréal. 41

DEMOISELLE distinguée désire correspondre par lettre préférée, avec Messieurs distingués, de 28 à 35. But sérieux, faire connaissance. Ad: Mlle Rosette Beauchamp, Poste Restante Papineau, quartier Delormier, Montréal. 50

FRANÇAIS, 35 ans, demande à correspondre avec demoiselle ou veuve. But très sérieux. E. Bradet, Poste restante, Montréal. 48

GRANDE BRUNETTE, orpheline, joyeuse, certain âge, ayant beaucoup de qualités, désire correspondance par lettre avec hommes de 40 à 50, bonnes positions. But: faire un avenir sérieux. Laura Masson, Poste restante, Montréal. 31

JEUNE CHATAINE, 19 printemps, désiré correspondre par cartes postales avec gentils messieurs dans le but de faire connaissance. Fantaisies préférées. Ad: Delle Marie-Louise Côté, Sorel, P. Q. 28

JEUNE FILLE désirerait correspondre avec monde entier par cartes postales. Ad: Mlle Rose Montana, No 41 Pierce St, Lewiston, Maine. 45

JEUNE FILLE de 18 ans aimerait à correspondre par cartes postales. Ad: Mlle J. Lavallée, 42 Demers, St-Sauveur, Québec. 38

CONCOURS DE DEVINETTES

NOVEMBRE

2



Le conducteur passe dans le tramway en ce moment. Mais où est-il?

Quatre devinettes—une par semaine—paraîtront durant le mois de novembre. Pour participer à ce concours on n'a qu'à découper chaque devinette et à indiquer les contours du sujet cherché. Lorsque les 4 devinettes seront parues—et pas avant—on enverra les solutions avec le coupon qui sera publié dans le numéro du 26 novembre. Les coupons seront reçus jusqu'au 5 décembre 1910, et il sera attribué, par tirage au sort, 10 magnifiques grandes gravures en couleurs.

N'envoyez aucune réponse avant que toute la série soit parue.

Pourquoi ne pas vous abonner à

LA REVUE POPULAIRE,

le seul vrai magasin de langue française en Amérique?

Il est illustré avec goût.

Il publie un roman complet dans chaque numéro.

Il contient un choix superbe d'articles instructifs et amusants.

Il donne 116 pages de texte et de gravures par mois.

Il ne coûte qu'un dollar par année ou 50c par six mois.

Si vous désirez passer d'agréables moments procurez-vous cette publication.

COUPON D'ABONNEMENT

1910

Ci-contre veuillez trouver la somme de

pour d'abonnement à la

Revue Populaire.

Nom

Adresse

Ce coupon n'est valable que pour les personnes demeurant aux Etats-Unis et au Canada (Montréal excepté.)

Adressez: Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.

JEUNE FILLE brune, très affectueuse, désire correspondants de 18 à 23 ans. But: faire connaissance et le plus tôt. Ad: Mlle Lianne Saunière, 251 St-Ambroise, St-Henri, Montréal. 42

JEUNE QUEBÉCOISE de 18 printemps, aimerait correspondre par cartes postales avec monde entier. Fantaisies préférées. Ad: Mlle V. B., 29 rue St-Malo, St-Sauveur, Québec. 37

JEUNE FILLE, instruite, sténographe, demande correspondance avec Montréal seulement. Anglais, Français, Sténographie Duployé. Ad: Diane Pouliot, 164a Marquette, Montréal. 43

JEUNE FILLE, orpheline, sage, instruite, sérieuse, désire correspondre avec Messieurs de 23 à 30 ans. Eviter badinage. But: faire un ami. Léone C. Désy, 425a St-Antoine, Montréal. 39

JEUNE FILLE, 20 ans, brune, yeux noirs, affectueuse, constante, désire correspondants distingués. But: faire connaissance. Ne répondra pas au lettres de badinages. Lucilla Descynges, 1089 Notre-Dame Ouest, Montréal. 51

JEUNE HOMME châtain, aux yeux bleus, désire entrer en correspondance avec monde entier. Ad: M. F. Lavigne, 613 rue Fullum, Montréal, P. Q. 36

JEUNE AMÉRICAINNE désire correspondre avec jeune homme instruit ayant une bonne position. Correspondances par lettres ou cartes postales. Ad: Cora Bouthiler, cor. Belmont and Caroline Lakemont, Worcester, Mass. 53

MESSIEURS! accepteriez-vous comme correspondante une jeune brunnette à l'imagination vive et empresée à vous répondre. Armande Mercier, Boîte 388, Joliette, P. Q. 29

JEUNE HOMME, 22 ans, bonne position, distingué, aimerait à correspondre par c. p. ou lettre avec jeune demoiselle du monde entier. But sérieux. Réponse assurée. Arthur J. Coeur, Sillery Cove, Québec.

JEUNE HOMME respectueux, très aimable, aristocratique, désire correspondantes du monde entier. Lettres préférées. But: faire des connaissances. Langue anglaise ou française. Ad: M. Beaudoin, Poste Restante, Montréal.

MONSIEUR, 38 ans, demande correspondre avec demoiselle ou veuve, Française, Canadienne ou Américaine, catholique ou protestante. Très sérieux et bonne situation. Bu vous le saurez. N. A. Hut, Poste Restante, Bureau central, Montréal.

Divers

CHIPWA. Purificateur du Sang. Le plus grand remède sauvage de la terre au monde. Une bénédiction pour les femmes. Traitement gratis. Ecritez votre cas et envoyez 5c à Madame J. L. Royer, Manchester, N. H. Mansonville, Qué.

JE VEUX PARVENIR!... Comment parviendrais-je? Guide pratique de 280 pages de tous ceux qui veulent faire fortune. 25c franco. Satisfaction garantie ou argent remis. Bayard, Lévis, Canada.

"LE SECRET DE CONTROLER" Essayez mes douze Leçons Secrètes "Comment se contrôler, contrôler sa femme, son mari, son amant, son amante, etc". Méthode scientifique inoffensive et certaine. Envoyez votre adresse avec un timbre de 2c. M. A. LeRoy, Boîte 215, Coaticook, Qué.

TIMBRES, TIMBRES, TIMBRES 60 variétés, 5c; 200 mélange extra plusieurs variétés, 15c; 15 rares 25c un cadeau avec chaque commande. Montreal Stamp Exchange, 1 Dumais, Montréal.

VOULEZ-VOUS RIRE? Demandez l'Oracle du Mariage, prix 10 cent. Envoyé Franco avec superbe catalogue de Farces, Attrapes, Monologues, Chansons, Librairie, etc. Adressez E. Hartman, 1237 rue Saint-Antoine, Montréal.

La "vraie perfection" de tout est de poursuivre et d'atteindre la fin: la fin suprême, vers laquelle doit aspirer la liberté humaine, c'est Dieu.

Le bien et le mal sont tellement mêlés ensemble dans notre nature qu'on les rencontre rarement sans l'autre. Les caractères les plus fermes ont leurs défaillances; il est dans les plus belles actions des motifs qui ne sont pas toujours très honorables.

Deux paysannes qui entrent au théâtre pour la première fois, tombent au milieu d'un drame populaire dont le héros est assassiné.

—Partons vite, dit la plus vieille en entraînant sa compagne; autrement, nous serions citées comme moins.

Cri du coeur d'un ivrogne: — Ah! que c'est bon de boire quand on n'a pas soif?



*Page(s) manquante(s)
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone 1-800-363-9028

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 